

JOHANN
CHRISTOPH
ARNOLD

ÉDITIONS
farel

En danger ?



Vos
enfants
dans
un monde
hostile

NOUVELLES  DONNES
RELATIONNELLES ?

En danger

Johann Christoph Arnold

Titre en anglais : Endangered

Copyright © 2000

The Plough Publishing House of the Bruderhof Foundation
Farmington PA 15437 - USA
Robertsbridge, East Sussex TN32 5DR - Royaume Uni

Traduit avec l'autorisation - Tous droits réservés

Édition française, Copyright © 2002

Éditions Farel

B.P 20

77421 Marne-la-Vallée, Cedex 2, France

1ère Edition : 1er trimestre 2002

Traduction : Sabine Bastin

Couverture : Jacques Maré - IOTA

Composition : Éditions Farel

Impression : IMEAF, 26160 La Bégude de Mazenc, France

Dépôt légal : 1er trimestre 2002 - N° d'impression : 02.0110

ISBN 2-86314-268-2

A mes grands-parents, Eberhard et Emmy Arnold. L'amour qu'ils portèrent aux enfants et aux jeunes toute leur vie durant fut la source d'inspiration de cet ouvrage.

« **Chaque fois que les gens** me demandent s'il faut avoir des enfants ou non, je ne leur dicte jamais la décision à prendre », dit Morrie, en considérant la photo de son fils aîné. « Je réponds simplement : ' Avoir des enfants n'est comparable à aucune autre expérience de la vie.' C'est tout. Rien ne peut s'y substituer. Impossible de connaître la même relation avec un ami ou un conjoint. Si vous désirez connaître l'expérience qui consiste à assumer la responsabilité pleine et entière d'un autre être humain et à apprendre comment aimer et s'engager avec une profondeur sans pareille, alors vous devriez avoir des enfants. » « Et le referiez-vous si tout était à recommencer ? » demandai-je. « Si je le referais ? s'exclama-t-il, visiblement surpris. Mais, Mitch, je n'aurais voulu manquer cette expérience pour rien au monde... »

MITCH ALBOM

LA DERNIÈRE LEÇON

Table des matières

Avant-propos / vii

Le piège de l'indifférence / 1

L'enfant du matérialisme / 11

Les grandes espérances / 24

La puissance d'un baiser / 36

Des actes et non des paroles / 48

La solution de facilité / 64

Vive les enfants difficiles ! / 76

A la découverte du respect / 94

Savoir lâcher prise / 107

Conclusion / 122

Avant-propos

L'espoir est tout ce qu'il nous reste dans l'épreuve.

PROVERBE IRLANDAIS

Les ouvrages consacrés à l'art d'être parent sont légion. C'était l'une de mes rares certitudes au moment d'entreprendre la rédaction de ce livre. Père de huit enfants et grand-père de vingt-deux petits-enfants, j'ai eu largement l'occasion de découvrir la mission du parent au jour le jour et j'ai l'impression que ce qui fait le plus défaut aux parents modernes n'est pas affaire de connaissances ou d'idées, mais bien d'audace. Il leur manque simplement le courage d'accorder la priorité absolue à leurs enfants.

A l'aube de ce nouveau millénaire, nous nous trouvons à un carrefour. D'un côté, la prospérité et le progrès ont bénéficié à un grand nombre d'entre nous. De l'autre, des millions d'individus sont pris au piège de la pauvreté et du chômage, de la famine et de la maladie. Et le fossé n'est pas uniquement de nature économique. Des maux tels que le racisme, la violence et la négligence affectent nos semblables des deux côtés du gouffre.

En règle générale, les forces qui ont métamorphosé la société

si rapidement, en l'espace d'une seule génération, continuent à la modifier à un rythme tel que nul ne sait à quoi ressemblera le monde dans une décennie ou deux. Il faudrait toutefois faire preuve d'une grande naïveté pour affirmer que notre planète sera alors un endroit plus sûr et plus harmonieux pour les enfants.

Un livre consacré à l'éducation des enfants ne saurait changer le monde, mais les parents et les enseignants, eux, le peuvent, en sauvant chacun des enfants qui leur sont confiés. Voilà pourquoi j'ai décidé de vous offrir, dans cet ouvrage, l'encouragement d'autres personnes, passées par là avant vous. Célibataires, mariés ou divorcés, riches ou pauvres, ces hommes et ces femmes sont parents ou travaillent auprès d'enfants, et la sagesse émanant de leurs anecdotes plonge ses racines dans les réalités de la vie quotidienne. Mais elle se nourrit aussi d'espoir. En effet, peu importe à quel point l'horizon paraît sombre, nous ne devons jamais oublier que pour nous, comme pour les enfants, un nouveau millénaire (et l'opportunité d'un nouveau départ) voit le jour chaque matin.

Chapitre 1

Le piège de l'indifférence

Le plus grand mal dans ce monde n'est pas la colère ou la haine, mais l'indifférence.

ELIE WIESEL

Quand Sophie et Nicolas décidèrent de fonder une famille, ils exerçaient tous deux un travail à temps plein. Malgré tous leurs efforts, leurs revenus combinés ne suffisaient toutefois pas à « joindre les deux bouts ». La moindre épargne était hors de question car, après avoir payé les factures, il ne restait jamais rien à mettre de côté. En plus, Nicolas et Sophie n'avaient pas de mutuelle. Ils étaient pourtant déterminés à avoir un enfant. Ils se lancèrent donc dans l'aventure.

Comme ils s'y attendaient, la nouvelle ne fut pas très bien accueillie par leurs collègues respectifs. Nicolas se décrit comme « un simple chef de famille qui travaille dur », mais dit avoir été traité alors comme un vulgaire « rebut du système social ». Quant à Sophie, on lui reprocha de ne pas avoir attendu davantage. Nul ne se montra ouvertement cruel, mais personne ne se réjouit pour eux et, au fil du temps, cette indifférence blessa plus profondément le couple que tout ce qui aurait pu être dit.

Quand le bébé vit le jour, Sophie et Nicolas eurent à peine

le temps de se réjouir de leur nouveau rôle de parents. En effet, ils furent confrontés à de nombreuses dépenses liées à l'arrivée de l'enfant. D'autre part, il leur fut impossible de trouver une crèche municipale. Après deux semaines de recherches frénétiques, Nicolas dénicha une place disponible pour un nouveau-né chez une nourrice agréée, cependant les conséquences financières étaient importantes. Abandonner bébé Julie de longues heures avec une étrangère plutôt que de la garder eux-mêmes ne leur plaisait pas, mais ils n'avaient pas le choix. Laisser tomber l'un des deux boulots ne leur aurait pas permis de vivre.

Le dilemme de Sophie et Nicolas n'est pas rare. Il se répète en d'innombrables lieux et sous d'innombrables formes, mais sa fréquence ne le rend pas moins honteux et frustrant. Quand un jeune couple désireux de fonder une famille doit affronter de tels obstacles dans l'un des pays les plus riches au monde et pendant l'une des décennies les plus prospères de son histoire, c'est qu'il y a un sérieux problème. Et je ne pense pas à un manque de planification.

Vu sous un angle plus optimiste, Julie est mieux lotie que beaucoup d'autres enfants ; elle est née d'une mère qui l'a désirée, elle a également un père et un toit au-dessus de la tête. Mais quel genre de monde attend cette enfant ?

En France, environ 20 000 enfants sont victimes de mauvais traitements chaque année ; 7 000 subiraient des violences physiques, 7 000 des négligences lourdes et des violences psychologiques, 5 000 des abus de nature sexuelle. En France, le nombre de fugues se situe entre 50 000 et 300 000 par an et elles résultent souvent de problèmes familiaux. Chaque jour, aux États-

Unis, 22 enfants sont assassinés ou tués ; chaque nuit, environ 100 000 enfants s'endorment dans des jardins publics, sous un pont ou dans un foyer pour sans-abri.

Les statistiques mondiales sont encore plus inimaginables : presque 40 000 enfants meurent de faim chaque jour, tandis que des millions d'autres travaillent dans des conditions assimilées aux travaux forcés, y compris dans les bordels asiatiques du marché du sexe alimenté par les touristes occidentaux. De l'Amérique Centrale à l'Afrique, on estime qu'environ un quart de million d'enfants sont actuellement utilisés comme soldats dans les conflits armés. Certains d'entre eux n'ont pas plus de cinq ans.

Pour Julie, comme pour d'innombrables enfants, le monde n'est pas un endroit très accueillant. Depuis le jardin d'enfants jusque dans leur chambre, les problèmes auxquels ils seront confrontés tôt ou tard ont l'allure d'un rapport de police : abandon, abus, agression sexuelle et automutilation, drogues et accès facile aux armes. Que doivent faire les parents ?

C'est une bonne question. La plupart d'entre nous sont débordés par l'attention que réclament leurs propres enfants, sans devoir s'inquiéter en plus des problèmes de crèche rencontrés par d'autres, sans parler des masses anonymes du Mozambique, de Sao Paulo, de Calcutta ou du Bronx. Avec le peu d'heures que compte une journée, nous avons notre propre vie à mener et quand les batteries sont à plat, il est clair que nos enfants reçoivent notre attention en priorité. Et c'est précisément là l'objet de mon anecdote sur Sophie et Nicolas. Incapables de sonder plus que nos besoins les plus immédiats, même pour les meilleures raisons, nous tentons de nous en tirer en faisant obstacle à tout le reste. Nous finissons par tomber

malgré nous dans le piège de l'indifférence.

Les statistiques chiffrées, quant à elles, sont à ce point vertigineuses qu'au lieu de nous choquer et même si nous préférons ne pas l'avouer, elles ont tendance à nous dépasser, voire à nous lasser. Prenons, par exemple, l'absence totale de tollé public quand un journaliste demanda à la Secrétaire d'État, Madeleine Albright, si elle pensait que les sanctions imposées à l'Irak par les Nations Unies en « valaient la peine ». Après avoir admis qu'environ 750 000 enfants étaient morts des conséquences directes de ces sanctions au cours des huit dernières années, elle répondit : « Nous trouvons que le choix est pénible, mais nous pensons... oui, nous pensons que le prix en vaut la chandelle. » Albright, ancienne réfugiée de guerre, est aussi maman, et j'ai du mal à croire qu'elle soit réellement aussi insensible que le laissent entendre ses propos. Quoi qu'il en soit, si cet avis était uniquement une expression de politique gouvernementale et non le reflet de l'opinion publique, je pense que les sanctions en question seraient levées depuis longtemps. En d'autres termes, je ne crois pas que les propos d'Albright puissent être interprétés comme une manœuvre politique.

Avec beaucoup d'ironie et alors que les gouvernements occidentaux justifiaient l'incessante famine irakienne, ils annonçaient aussi leur intention d'entrer dans le nouveau millénaire en proclamant l'année 2000 « Année de l'Enfant ». Incrédule, j'ai écrit au journaliste Mumia Abu-Jamal, un ami, pour lui demander son sentiment.

Je ne vois rien de mal à proclamer une Année de l'Enfant. Une telle initiative devrait peut-être même susciter l'admiration. Toutefois,

une telle décision, peu importe ses nobles intentions, aura très peu d'impact réel sur la vie misérable menée par des millions de bébés qui luttent pour respirer sur cette planète.

Les diplomates et les hommes politiques répondent à des luttes d'influence et sont les instruments de ces forces en constante opposition. D'après mes dernières vérifications, les enfants n'ont aucun parti politique et ne contrôlent aucun capital. Ils ne sont que de tendres petits symboles qu'il convient d'embrasser en période électorale. Mais quand la véritable activité politique démarre, ils sont littéralement ignorés.

S'ils survivent, les enfants d'aujourd'hui hériteront d'un monde que leurs pères et leurs grands-pères ont dévasté, dont les océans sont autant de cloaques acides, désertés par les baleines, dont les forêts tropicales ne sont plus que de lointains souvenirs indiens et où la cupidité humaine a pillé les entrailles de notre Terre nourricière et transformé les gènes humains en usines à profit. Ils hériteront d'une planète amoindrie, où l'eau se raréfie et où l'air devient une marchandise...

Nous vivons dans un monde qui craint et déteste ses jeunes. Comment expliquer autrement un legs aussi immonde, pollué et creux ? Cette génération, qui atteint sa majorité au beau milieu de la vague montante des mouvements de libération, est désormais l'une des plus répressives de toute l'histoire de l'humanité, puisqu'elle enferme ses jeunes dans des cachots plus nombreux et pour des périodes plus longues que ne le firent ses parents.

Nos enfants ont soif d'amour. Ils possèdent les derniers jeans à la mode, des jeux vidéos, des ordinateurs et tous les jouets dernier cri, mais pas d'amour.

Privés d'amour, comment pourraient-ils être capables d'aimer à leur tour ? Sans amour, que peuvent-ils faire d'autre que haïr...

Sur les calendriers, dans les journaux et sur les lèvres mensongères de politiciens proxénètes, l'Année de l'Enfant sera proclamée en grandes pompes. Mais quand le calendrier sera dépassé, quand les

journaux seront jetés aux ordures et quand les politiciens auront versé des larmes de crocodile « par compassion pour nos souffrances », nos enfants seront toujours les naufragés du navire capitaliste. Ils se noient dans un océan d'absence d'amour et ils s'y noieront encore après cette année spéciale.

Nous ne pouvons évidemment pas nous contenter de blâmer les gouvernements en place. Nous portons, nous aussi, notre part de responsabilité, nous dont le style de vie bourgeois, privilégié a, du moins en partie, créé les cités et les bidonvilles où les enfants pauvres accumulent les mauvaises cartes, nous qui gardons le silence face aux politiques qui menacent l'avenir de nations entières, nous qui détournons le regard quand les enfants de races et de classes différentes sont réprimés, emprisonnés, affamés ou exploités. Tant que nous resterons sciemment à l'écart, nous ne pourrons prétendre être innocents.

Pour être charitable, je dirais qu'à l'égard des enfants nécessiteux du monde, beaucoup pèchent moins par indifférence que par ignorance. C'était très certainement mon cas jusqu'en mai 1998, quand mon église m'envoya à Bagdad et que j'y observai la souffrance à un degré que je n'aurais jamais pu imaginer.

Geste de bonne volonté d'un groupe d'Européens et d'Américains opposés aux sanctions des Nations Unies envers l'Irak, notre voyage prévoyait des étapes dans des abris, des hôpitaux, des crèches et des écoles, et nous confronta à quelques-unes des visions les plus pénibles à ma connaissance : des centaines d'enfants mourant de faim devant nos yeux, dans les bras de leur mère en larmes, nous suppliant de leur dire pourquoi « nous » leur inflignons ceci ? Je fus tenté d'expliquer que nous étions venus pour protester contre

la politique de notre pays à leur égard, mais j'avais la gorge trop nouée. Incapable de parler, j'essayai plutôt de les consoler en les écoutant.

Depuis lors, mon épouse et moi (et d'autres membres de notre église) sommes retournés deux fois à Bagdad, apportant de la nourriture, des médicaments et du matériel, et offrant nos services dans des hôpitaux où les salles n'avaient plus été lavées depuis des années.

Même si ces visites ne représentèrent qu'une goutte d'eau dans l'océan en termes d'impact, elles s'avèrent essentielles pour moi, en particulier parce qu'elles me dévoilèrent pleinement une vérité qui ne nous sera jamais rappelée assez souvent : ce sont toujours les enfants qui souffrent le plus des péchés du monde. Et ceci vaut autant dans un pays dit « développé » qu'un pays pauvre ou déchiré par la guerre.

De toute évidence, nous ne pouvons pas tous nous envoler pour l'Irak ou nous installer dans les quartiers les plus pauvres. Et même si nous le pouvions, la démarche aurait peu d'efficacité. Mais il n'est pas justifié pour autant de rester ignorant à tout ce qui se passe au-delà de notre porte et de s'installer dans une vie d'oubli égoïste.

Thoreau écrivit dans son journal : « L'aube se lève seulement sur le jour qui nous trouve éveillés. » Il en va de même pour de nombreuses énigmes de la vie. Une fois que nous quittons notre fauteuil et ouvrons les rideaux, des réponses intangibles nous saisissent. Nous discernons alors des priorités qui nous poussent à sortir de notre zone de confort et à nous préoccuper de problèmes pour lesquels nous pouvons vraiment faire une différence.

Et nous comprenons qu'il existe des enfants à notre portée, qui peuvent être sauvés.

Mais il faudra alors faire taire nos discours sur l'Année de l'Enfant et trouver l'enfant qui a besoin de nous aujourd'hui. Il faudra renoncer à nos analyses sur l'enfance en péril et nous préoccuper personnellement des enfants eux-mêmes. Il faudra commencer à vivre comme si les enfants importaient vraiment à nos yeux.

En 1991, alors que nous dépensions des milliards pour « sauver » la population du Koweït de l'agression irakienne, deux millions de nos propres enfants négligés (trois fois la population totale du Koweït) tentaient de se suicider. Huit ans plus tard, en 1999, nous avons tenté de « sauver » les populations du Kosovo de la Serbie, en réduisant les deux régions en miettes à coup de bombes. Entre-temps, en Europe de l'Ouest et en Amérique, des milliers d'enfants succombaient à la maltraitance de leurs propres parents ou tuteurs.

Si les enfants comptaient vraiment à nos yeux, nous reconnâtrions qu'ils sont les véritables victimes pour lesquelles il convient de nous mobiliser et de nous battre. Nous remanierions entièrement nos budgets nationaux, en dépensant avant tout pour les enfants et en dernier lieu pour les armes et les bombes, pour peu que nous ne les supprimions pas. Ce serait de nouvelles écoles, et non de nouvelles prisons, qui pousseraient comme des champignons à travers tout le pays, tandis que les hommes politiques remporteraient les élections en fonction du programme le plus innovant en matière d'éducation, et non pour l'approche la plus radicale dans la lutte contre la criminalité.

Si les enfants importaient vraiment à nos yeux, nos villes sub-

ventionneraient des crèches et des programmes intéressants après les cours, au lieu d'instituer des couvre-feux et de recruter des policiers. Et elles n'engageraient certainement pas des policiers comme celui dont j'ai récemment entendu parler. Il venait de prendre en flagrant délit le principal dealer d'une bande de toxicomanes adolescents et on lui demanda si une arrestation réussie ferait vraiment une différence. Il répondit : « Non. » Qu'est-ce qui le pourrait ? Il leva la main en mimant la forme d'un revolver et dit : « Pouvoir les abattre quand je les attrape. »

Blague de mauvais goût ou non, cette attitude ne fait pas exception. Dans une culture où la violence (y compris la violence à l'encontre des enfants) s'inscrit à part entière dans la vie quotidienne, la compassion est épuisée et il ne reste plus que pareille insensibilité.

Est-ce bien là notre réalité ? Indépendamment des employeurs peu scrupuleux et des policiers armés jusqu'aux dents, de nouveaux enfants naissent chaque jour dans notre monde tordu et déchiré, et chacun apporte avec lui (d'après l'expression du poète indien Tagore) le « message renouvelé que Dieu n'a pas perdu foi dans l'humanité. » Cette pensée est mystique, mais elle est également porteuse d'un défi. Si le Créateur n'a pas perdu foi dans notre humanité, qui sommes-nous pour le faire ? Le monde est peut-être dans un état désolant, mais cela ne devrait pas nous empêcher d'accueillir les enfants, messagers de son salut. Après tout, si la cause de tant de nos maux réside dans notre propre indifférence, le chemin vers la solution ne saurait demeurer caché très longtemps. C'est du moins ce que pense Mumia Abu-Jamal :

Si le plus grand mal dans ce monde n'est ni la colère, ni la haine,

En danger

mais bien l'indifférence, alors le contraire vaut également : la plus grande marque d'amour est l'attention que nous portons aux autres et en particulier à nos enfants. Nous servons au mieux nos enfants simplement en les remarquant, en leur accordant de l'attention...

Chapitre 2

L'enfant du matérialisme

Là où est ton trésor, là aussi sera ton cœur.

JÉSUS DE NAZARETH

Entrez, dit le professeur.

Jean poussa la porte. Monsieur Chevrier lisait le journal. Il indiqua la chaise en bois devant son bureau. Jean s'assit silencieusement et jeta un œil sur la pièce en attendant que son mentor termine...

Jean inspira profondément et douloureusement.

— Vous savez Martha, mon épouse,... eh bien, elle est à nouveau enceinte.

Chevrier pencha légèrement la tête.

— Et j'imagine, dit le professeur, que vous allez régler la situation sans tarder ?

— Martha désire avoir cet enfant, acheva Jean d'une voix faiblarde...

— Oui, mais...

Chevrier marqua un temps d'arrêt pour se reprendre.

— Ecoutez, dit-il. Vous devez la convaincre. Si ce n'est dans l'intérêt de sa propre carrière, faites-le pour la vôtre... Vous devez comprendre... Il s'agit de votre carrière, Jean. Vous devez définir vos priorités... Voilà le genre de choses qui distingue les hommes des petits garçons...

Dans un monde où l'argent a jeté son dévolu sur le moindre centimètre de vie privée et publique, le danger le plus insidieux pour les enfants pourrait bien être les lunettes économiques à travers lesquelles nous les regardons. Considérer un enfant comme un bien ou un investissement est déjà une attitude suffisamment calculatrice, mais étant donné le nombre de conversations comme celle-ci (tirée des mémoires récentes de l'auteur Martha Beck sur le fait d'avoir un enfant à Harvard), il est clair que de nombreux futurs parents les envisagent en des termes moins favorables : fardeaux, risques et endettement. Nous vivons manifestement dans une culture qui non seulement trahit les enfants à maintes reprises dans leur parcours, mais qui se montre en plus ouvertement méprisante à leur égard.

Ironiquement, le matérialisme à l'origine de cette hostilité envers les enfants les accueille aussi à bras ouverts lorsqu'ils ont de l'argent à dépenser. En Occident, les lois ont peut-être libéré les enfants de l'obligation de travailler, mais notre génération possède sa propre forme d'esclavage, tout aussi efficace : la découverte de l'enfant en sa qualité de consommateur. Tout en exploitant les poches sans fond des adultes, dont l'argent alimente l'économie la plus prospère de toute l'histoire du monde, les publicistes ont découvert le marché le plus lucratif de tous : leurs petites (et pas

si petites) têtes blondes. Les enfants et les adolescents modernes sont à la fois les cibles les plus faciles et les cajoleurs les plus persuasifs. Ils sont donc utilisés avec succès pour ramener leurs parents au centre commercial semaine après semaine, mois après mois et année après année.

Des millions d'individus à travers le monde grandissent dans une immense pauvreté, mais la plupart des enfants des régions développées comme l'Europe occidentale et les États-Unis, reçoivent bien au-delà de leurs besoins ; nous élevons donc une génération d'enfants pourris gâtés. Beaucoup de parents s'empressent d'accuser le matérialisme ambiant (par exemple, le flot incessant de publicités auquel les enfants se trouvent exposés chaque jour) mais, d'après moi, le problème a aussi d'autres sources.

Les enfants gâtés sont le produit de parents gâtés, des parents qui insistent pour agir à leur guise et dont la vie s'organise autour de l'illusion que l'assouvissement immédiat apporte le bonheur. Les enfants sont gâtés par une surabondance de nourriture, de jouets, de vêtements et d'autres objets matériels, mais beaucoup de parents les gâtent aussi simplement en cédant à leurs caprices. Le réflexe est déjà très grave quand les petits sont encore au berceau, mais en grandissant, le problème empire. Combien de mères harcelées consacrent-elles toute leur énergie à simplement tenter de répondre aux exigences de leur enfant ? Et combien d'autres encore cèdent-elles à leur enfant juste pour le faire taire ?

Enfant d'immigrés européens réfugiés en Amérique du Sud pendant la Seconde Guerre mondiale, j'ai grandi dans ce que je discerne à présent comme un état de pauvreté. Pendant les premières années de ma vie, nous mangions souvent uniquement

le strict minimum : de la farine de maïs avec de la mélasse ou du pain et du lard saupoudré de sel, un repas que nous considérons comme un privilège. J'imagine pourtant difficilement une enfance plus heureuse. Pourquoi ? Parce que mes parents nous accordaient du temps et de l'attention chaque jour. Ainsi, peu importe à quel point leurs horaires étaient serrés, ils prenaient le petit déjeuner en notre compagnie chaque matin, avant notre départ pour l'école. Ils ont respecté cette règle pendant plus de dix ans, jusqu'à ce que ma plus jeune sœur (nous étions sept enfants) soit diplômée du collège.

Aujourd'hui, l'idée même d'un repas pris en famille au début (ou même à la fin) de la journée est considérée comme un luxe par la plupart des gens. Même s'ils le désirent, les horaires conflictuels et les longs trajets rendent ce rendez-vous impossible. Toutefois, peu importe la raison, les perdants sont les enfants et je ne suis pas convaincu qu'il s'agisse toujours d'une question de nécessité économique. L'ensemble confus et chaotique des allées et venues quotidiennes, appelé « vie de famille » dans de nombreux foyers, résulte souvent de l'obstination à vouloir maintenir un certain niveau de vie matérielle.

Il est manifestement impossible de vivre sans argent et sans certains biens matériels, et chaque foyer doit veiller à financer ses propres besoins et ses projets d'avenir. Mais, au bout du compte, c'est l'amour que nous portons à nos enfants qui les suivra pour la vie, et non les biens matériels. Nous l'oublions trop facilement quand l'attrait d'un salaire plus gratifiant, d'une meilleure fonction ou l'opportunité de faire plus d'argent se présente. L'une de nos amies, Patricia, a passé la majeure partie de son enfance dans

le sillage de son père, qui changeait régulièrement d'affectation. A ce sujet, elle écrivait récemment :

Comme la plupart des hommes de sa génération, mon père avait choisi de s'immerger dans sa carrière. Il était officier dans la force aérienne. Je me rappelle très clairement les occasions où il nous consacrait vraiment du temps. Elles étaient si rares que chacune d'elles était très spéciale. Nous aimions notre père très sincèrement ; il était très attentif et très tendre quand il était à la maison. A l'époque, nous ne nous sentions pas négligés ; il nous semblait relativement normal qu'il travaille chaque week-end ou s'absente pendant un mois, voire un an. Aujourd'hui cependant, je suis adulte et je me demande pourquoi il a sacrifié tout ce temps. Sa carrière ? Son pays ? Certainement pas l'argent. Son attitude m'apparaît aujourd'hui comme l'expression de son égoïsme, sous le couvert du devoir. Je suis certaine pourtant que si mon mariage avait résisté et si mon mari et moi avions eu des enfants, nous aurions fait précisément la même chose. Il est jugé « normal » dans les familles des classes moyenne et supérieure d'accorder la priorité à sa carrière...

Je vois tant de parents s'immerger ainsi dans leur travail. Travailler jusqu'à quarante ou soixante heures par semaine représente un moyen bien plus facile d'obtenir une satisfaction immédiate que passer du temps avec ses enfants. Il est tellement plus facile de s'intégrer dans un système avec des règles et des objectifs définis et de réussir dans un environnement corporatif que de s'organiser à la maison.

L'une des excuses les plus répandues est : « Je travaille pour pouvoir inscrire mes enfants dans les meilleures écoles privées »

ou « Je veux achever le remboursement de mon prêt hypothécaire pour pouvoir léguer quelque chose à mes enfants. » Cela ne fait aucun doute : il est bien plus difficile de se donner et de donner de son temps à ses enfants que de travailler « pour eux », d'amasser de l'argent « pour l'avenir », en réalité, d'acheter l'amour de ses enfants. Mais ils ne veulent pas d'héritage. Ils veulent leurs parents et ils les veulent maintenant.

Patricia souligne avec justesse que nos enfants ne considèrent pas les avantages matériels de la même manière que les adultes. Pour revenir à mon enfance en Amérique du Sud, je me rappelle très clairement la visite d'un Monsieur nord-américain qui se montra aux petits soins pour mes sœurs et moi, et nous demanda s'il était difficile de vivre avec si peu. Surpris, j'ai levé les yeux vers l'étranger et je me suis demandé s'il était fou. Difficile ? Que diable voulait-il dire ? Je trouvais que nous vivions au paradis. Aujourd'hui adulte, je comprends aisément son point de vue, surtout après avoir élevé mes propres enfants dans un pays riche. Je ne peux toutefois pas oublier que, cinquante ans auparavant, avec mon regard d'enfant, j'avais jugé sa remarque débile.

A propos de perspectives différentes, j'ai été étonné de constater au cours de mes voyages autour du monde qu'en certaines des régions les plus pauvres de la terre, les enfants sont l'objet de la plus grande des dévotions. L'Irak, Chiapas, Cuba et la Cisjordanie ne possèdent aucun des avantages matériels jugés ordinaires dans les régions occidentales développées. Le taux de mortalité infantile y est élevé, la nourriture est rare et la pénurie ou l'absence totale de médicaments est pratiquement permanente. Les jouets sont de petits bouts de bois ou des boîtes de conserve ; les vêtements

sont faits de guenilles ou de vieux t-shirts ; les bébés manquent de biberons, de berceaux et de poussettes. Pourtant, nulle part ailleurs je n'ai vu de sourires plus radieux ou d'accueil plus chaleureux. Nulle part ailleurs, je n'ai vu plus grande affection entre parents et adolescents, entre personnes âgées et petits enfants. A la Havane, que j'ai visitée en 1997 avec un groupe de lycéens, j'ai fait le même constat. Les conditions de vie à Cuba ne sont pas sordides, mais l'île souffre encore du chaos économique consécutif au retrait de la Russie à la fin de la guerre froide et des sanctions économiques sévères imposées par les États-Unis. Les bâtiments s'effritent, les étagères des épiceries et des pharmacies sont vides, les écoles manquent des fournitures de base et les transports publics ne sont pas fiables. Pourtant, notre groupe a pu y lire de très nombreux panneaux et posters rappelant aux passants : « Les enfants de Cuba sont notre première responsabilité ».

Les cyniques interpréteront ces slogans comme autant de propagande habilement menée, mais notre expérience nous a permis de constater le contraire. Les sentiments évoqués sur ces affiches étaient à l'œuvre dans chacune des classes que nous avons visitées. Les étudiants affichaient une véritable passion pour l'apprentissage et se témoignaient une estime personnelle équilibrée. Les enseignants, quant à eux, se montraient convaincus que aussi mauvaise que puisse être la situation, les enfants doivent être traités avec amour, fierté et respect. Nous l'avons particulièrement vérifié dans le service pédiatrique d'un hôpital, qui accueillait des petits patients cancéreux de la région de Tchernobyl. L'impatience et la joie des enfants (et la qualité de leurs soins) est inoubliable.

Quelle est donc la particularité de nos foyers luxueux et de

nos écoles somptueuses où chaque besoin matériel est plus qu'adéquatement satisfait, qui plonge nos enfants dans un état d'esprit aussi différent ? Selon le pédopsychiatre Robert Coles, peut-être qu'au-delà d'une meilleure voiture et d'une maison plus vaste, il s'agit de l'absence d'une raison de vivre et de travailler :

Je pense que les enfants ont avant tout désespérément besoin d'un but moral. Or, beaucoup n'en reçoivent pas chez nous. Ils ont au contraire des parents très soucieux de les faire entrer dans les bonnes universités, de leur acheter les meilleurs vêtements, de leur donner la possibilité de vivre dans un quartier où ils mèneront une existence agréable et confortable et où ils pourront profiter des meilleures opportunités, partir en vacances et accéder à toutes sortes d'autres privilèges...

Je ne recommande pas la pauvreté. Je n'ignore pas davantage qu'il existe de très nombreux enfants pauvres dans le monde dit « développé », notamment dans les cités qui entourent les grandes villes. En ces endroits, et d'autres trop nombreux pour être mentionnés, les enfants sont privés du strict nécessaire, sans parler des autres gâteries que nous considérons tous comme un dû. Je crois toutefois qu'au bout du compte, le bien-être d'un enfant ne dépend pas de son accès à la richesse matérielle. Quiconque entretient une vision aussi myope succombe à un mythe insensé, voire dangereux.

Après une visite en Amérique du Nord, Mère Teresa remarqua qu'elle n'avait jamais vu pareille abondance. Mais, poursuivit-elle, elle n'avait également jamais vu « pareille pauvreté d'esprit, pareille solitude et pareille douleur de se savoir indésirable... La pire maladie du monde moderne n'est pas la tuberculose ou la lèpre... C'est la pauvreté engendrée par le manque d'amour. »

Que signifie donner de l'amour à un enfant ? Beaucoup de parents, en particulier ceux dont le travail les éloigne de leur famille pendant des jours ou des semaines consécutivement, tentent de surmonter leurs sentiments de culpabilité en rapportant des cadeaux à la maison. Malgré leurs bonnes intentions, ils oublient que ce que leurs enfants veulent vraiment et ce dont ils ont vraiment besoin, c'est du temps et de l'attention, une oreille attentive et une parole d'encouragement. Malheureusement, rares sont les enfants qui en bénéficient vraiment.

Quand Joëlle, une amie de l'une de mes filles, accepta un travail d'enseignante maternelle dans une école privée, elle fut d'abord impressionnée. C'était un établissement de taille réduite, discipliné et bien meublé, avec seulement une poignée d'enfants dans chaque classe, qui semblaient tous provenir de foyers aisés. Très rapidement toutefois, son enthousiasme se mua en consternation.

Les parents des enfants dont je m'occupe ont tout ce qu'ils veulent : des voitures de luxe, des vêtements à la mode, de grandes maisons et beaucoup d'argent, mais ils sont très nombreux à traverser un divorce, à tricher, à consommer des drogues et de l'alcool, à se battre et se maltraiter à la maison... Et les conséquences en sont visibles chez les enfants.

Une petite fille de trois ans, prénommée Amandine, pique en permanence de terribles colères. Elle a accumulé tant de colère et de frustration à l'égard de ses parents qu'elle tient souvent des propos comme : « Je déteste mon papa » ou « Je ne veux pas retourner avec maman aujourd'hui. »

Les parents d'Amandine ne vivent pas ensemble. En réalité, ils n'ont jamais été mariés. Ils partagent la garde de l'enfant, ce qui signifie dans son cas qu'elle passe plusieurs jours par semaine avec

l'un de ses parents, puis le même nombre de jours avec l'autre, et ainsi de suite. Les jours où elle passe de son père à sa mère et vice versa sont toujours catastrophiques. Elle mouille ses draps pendant la sieste, mord, frappe et griffe les autres enfants et perturbe généralement la classe à la moindre occasion.

La mère d'Amandine fréquente un autre homme depuis peu et exige que sa fille l'appelle « Papa », de sorte qu'elle possède désormais deux papas. La pauvre petite est complètement perdue ! La mère attend aussi d'Amandine qu'elle soit une « gentille petite fille » et se montre en permanence sous son meilleur jour. J'ai appris à m'assurer que ses cheveux soient correctement coiffés quand sa mère vient la chercher à la fin de la journée.

Je m'occupe également de Jonathan, un enfant très craintif, en particulier au moment de la sieste. Chaque jour, je dois m'asseoir près de lui et lui caresser doucement le dos ou les cheveux, en chantant une berceuse, non pas pour l'aider à trouver le sommeil, mais bien pour l'apaiser et le convaincre de rester allongé.

J'ai gardé quelque fois Jonathan chez lui et je sais désormais pourquoi il est si malheureux. Je l'ai compris dès ma première soirée à son domicile. Alors que son père et sa mère parcouraient l'appartement en tous sens et se préparaient à sortir, Delphine, le bébé de dix mois, était assise toute seule dans sa chaise haute dans la cuisine, un biberon vide à la main et le visage inondé de larmes. A peine âgé de trois ans, Jonathan était seul dans le salon, blotti dans le sofa. Il regardait un film interdit aux moins de 16 ans à la télévision. J'étais à peine arrivée dans le vestibule que la mère de Jonathan passa devant moi en trombe. Elle lança des instructions sur l'heure du coucher avant de filer à une soirée quelconque avec son mari, qui attendait déjà impatiemment dans la voiture...

C'est une chose d'avoir des enfants. C'en est manifestement une autre de créer un foyer (un lieu d'amour et de sécurité). Malheureusement, beaucoup d'adultes ignorent ce que cela signifie. Ils

sont toujours « trop occupés » pour passer du temps avec leurs enfants. Certains parents sont à ce point soucieux de leur travail ou (comme dans le cas du couple ci-dessus) préoccupés de leurs loisirs, que même lorsqu'ils voient effectivement leurs enfants à l'issue d'une longue journée, ils n'ont plus l'énergie d'être vraiment présents pour eux. Ils s'assoient peut-être dans la même pièce, voire dans le même sofa, mais leur esprit est resté au bureau et leurs yeux sont rivés sur les nouvelles du soir.

Au plus profond de lui, chaque parent sait qu'élever un enfant recouvre davantage que pourvoir à ses besoins matériels. Rares sont les pères et les mères qui ne reconnaissent pas volontiers qu'ils « devraient vraiment passer plus de temps » avec leurs enfants. Il est toutefois tout aussi rare de trouver des parents prêts, non seulement à faire ce constat, mais aussi à mettre leurs bonnes intentions en pratique.

David, lui, a franchi le pas. Il est l'un de nos proches amis et travaillait pour l'un des plus prestigieux bureaux d'avocats au monde. David gagnait alors plus d'argent par an que beaucoup en empocheront au cours de toute leur vie. Mais son salaire et son prestige signifiaient peu pour sa famille, peut-être parce qu'il n'était jamais à la maison pour en profiter avec eux. Ses excuses n'étaient pas très efficaces, ni avec son épouse, ni avec ses enfants, alors plutôt que de s'obstiner, David décida d'écouter. Il en eut bientôt entendu assez et décida que la seule alternative était de quitter son poste.

Il y a une dizaine d'années, un collègue et moi ramenions des scouts chez eux après un camp... Alors que les garçons jouaient et riaient bruyamment à l'arrière de la camionnette, il s'éclaircit la voix

et aborda un sujet délicat. « David, tu commets une grave erreur en quittant le bureau. En as-tu conscience ? » Il faisait référence à ma décision de présenter ma démission, avec préavis de six mois. « Tu n'es pas en mesure de faire tout ce qui te passe par la tête, poursuivit-il. Tu as cinq enfants. Tu as le devoir de leur assurer la meilleure vie possible et de les envoyer dans les meilleures universités. Tu manques à ton devoir. »

Je restai silencieux quelques instants. Puis je répondis. « Ce n'était pas mon idée. Je n'ai jamais eu l'intention de réduire mon horaire à moins de vingt heures par semaine. Ce sont mes filles qui m'ont supplié de démissionner. »

Et c'était la vérité. Au cours des deux années précédentes, j'avais travaillé vingt heures par semaine comme avocat et une vingtaine d'heures également au service d'hommes se mourant du SIDA et du cancer. Le changement avait été radical par rapport à ma fonction précédente, qui exigeait que je passe tout mon temps dans les avions, que je m'occupe de clients partout dans le pays et que je travaille quatre-vingts à quatre-vingt-dix heures par semaine. Puis la guerre du Golfe a éclaté. Mon emploi d'avocat à temps partiel a soudain décuplé et j'ai rapidement retrouvé mon ancien horaire.

Six semaines environ après ce revirement, ma fille qui est en classe de 6ème a disparu de l'école : elle n'était tout simplement pas à la sortie des cours quand nous sommes venus la rechercher. Nous l'avons cherchée pendant plus de deux heures, avant de contacter la police. C'est un ami qui l'a retrouvée plus tard, seule sur le bord de la route et en pleurs. Son explication fut limpide : « Papa, quand tu étais parti tout le temps, cela m'était égal. Mais maintenant, je me suis habituée à ta présence et je ne peux plus le supporter. Je veux que tu cesses d'être avocat. »

J'ai d'abord tenté de convaincre ma fille aînée de raisonner sa jeune sœur, mais rien n'y fit. Elle se rangea au contraire à l'avis de sa cadette. Alors j'ai tout mis sur papier pour leur démontrer à quel point les conséquences économiques de ma démission seraient

drastiques : les vêtements, la voiture, l'essence, les assurances, les fournitures scolaires, les sorties, l'université, les voyages, etc. Aucune importance. Mes filles me voulaient auprès d'elles...

Mon collègue arrêta le véhicule devant un feu rouge. « Écoute, dit-il impatientement. Tu négliges tes responsabilités ! » Quelques instants s'écoulèrent encore avant que je ne mette un terme à la discussion. La question était trop importante pour clore le sujet précipitamment. Je me concentrais sur un massif d'arbres qui refusaient de s'aligner sur les autres, d'être maîtrisés, coupés et débités à la scierie locale.

« Je ne suis pas d'accord, dis-je doucement. Je ne suis pas d'accord. Et je parie qu'au plus profond de ton cœur, tu n'es pas d'accord, toi non plus. »

Chapitre 3

Les grandes espérances

J'ai toujours regretté de n'être pas aussi sage que le jour de ma naissance.

HENRY DAVID THOREAU

Dernièrement, j'ai lu un article consacré à une école kenyane où les cours se donnent à l'extérieur. Son directeur (qui avait participé à la plantation d'arbres dans son enfance) se remémorait un dicton africain : « Quand tu plantes un arbre, n'en plante jamais un seul. Plantes-en trois : un pour l'ombre, un pour le fruit et un pour la beauté. » Sur un continent où la chaleur et la sécheresse rendent chaque arbre très précieux, le conseil est plutôt avisé. Or, d'un point de vue éducatif, l'image est également très édifiante, en particulier à une époque comme la nôtre, où d'innombrables enfants sont menacés par l'approche obtuse consistant à les envisager uniquement en termes de capacité et en fonction de leur potentiel de « réussite ».

L'obligation d'exceller transforme l'enfance comme jamais encore auparavant. Les parents ont évidemment toujours désiré que leurs enfants excellent, à la fois dans leurs études et dans

leurs relations. Personne ne souhaite voir son enfant occuper la dernière place en classe ou être sélectionné le dernier dans un jeu d'équipe. Mais pour quelle raison notre culture a-t-elle transformé un souci aussi naturel en crainte aussi obsessionnelle et quelle en est la conséquence pour nos enfants ? Et puis, qu'est-ce que la réussite après tout ? Qu'est-ce que le succès, si ce n'est un idéal confus et prétentieux ?

Ma mère avait coutume de dire que l'éducation commence dès le berceau et aucun des gourous modernes ne la contredirait. Pourtant, les divergences de leurs approches respectives sont révélatrices. Alors que les femmes de sa génération chantaient des berceuses à leur petit pour qu'il s'endorme, à l'instar de leur propre mère (et parce qu'un bébé aime entendre la voix de sa mère), les femmes modernes préfèrent dissenter sur l'effet positif de Mozart sur le développement des jeunes cerveaux. Il y a cinquante ans, les femmes soignaient leurs bébés et enseignaient des comptines à leurs bambins de façon tout à fait naturelle ; aujourd'hui, la plupart n'en font rien, malgré leurs discours incessants sur l'importance du lien affectif et de l'éducation.

Après l'achèvement de mon premier livre, j'ai compris pour la première fois l'intérêt du blanc. Le blanc est cet espace qui sépare les lignes, qui remplit les marges, qui distingue les chapitres ou comble une page au début du livre. Il permet au texte de « respirer » et donne à l'œil un endroit où se reposer, même si le lecteur n'en a pas conscience pendant la lecture. Le blanc remplit tout ce qui n'est pas là, mais s'il disparaissait, le lecteur le remarquerait immédiatement. Il est la clé d'une page bien présentée.

Comme les livres, les enfants ont besoin de blanc, c'est-à-dire

d'espace pour grandir. Trop d'enfants n'en disposent malheureusement pas. De la même manière que nous les submergeons de biens matériels, nous avons tendance à les sur-stimuler et les sur-orienter. Nous les privons du temps, de l'espace et de la souplesse dont ils ont besoin pour se développer à leur propre rythme.

Le philosophe antique chinois Lao-tseu nous rappelle que « ce n'est pas l'argile modelée par le potier qui donne à la jarre toute son utilité, mais bien le vide qu'elle renferme. » Les enfants ont besoin de stimulation et d'orientation, mais ils ont aussi besoin de temps à part pour eux seuls. Les heures passées à rêvasser dans la solitude ou le silence, ainsi que les activités non structurées, leur donnent un sentiment de sécurité et d'indépendance et apportent un répit nécessaire dans le rythme effréné de la journée. Les enfants bénéficient aussi du silence. En l'absence de toute distraction extérieure, ils se concentrent généralement sur l'activité du moment et oublient complètement tout ce qui les entoure. Malheureusement, le silence est devenu un tel luxe qu'ils sont rarement autorisés à se concentrer sans être dérangés. Peu importe le contexte (centre commercial, ascenseur, restaurant ou voiture), le faible murmure (ou le vacarme) de la musique d'ambiance ou du fond sonore résonne en permanence.

Quant à la nécessité de laisser les enfants jouir de temps non structuré, l'auteur du dix-neuvième siècle Johann Christoph Blumhardt nous met en garde contre la tentation de nous interposer et souligne l'importance de l'activité spontanée : « Il s'agit de leur toute première école ; ils s'enseignent eux-mêmes en quelque sorte. J'ai souvent l'impression que des anges se tiennent autour d'eux... et que quiconque se montre assez maladroit pour déranger un en-

fant agace son ange. » Il n'y a certainement rien de mal à imposer des corvées à un enfant et à exiger qu'il les accomplisse chaque jour. Mais la façon dont beaucoup de parents surchargent leurs enfants, sur le plan émotionnel et temporel, les prive de l'espace nécessaire pour se développer de manière autonome.

Comme il est merveilleux d'observer un enfant profondément absorbé par son jeu. Il est même difficile de songer à une activité plus pure et plus spirituelle, car le jeu apporte la joie, la satisfaction et l'oubli des problèmes quotidiens. Nous vivons à une époque et dans une culture effrénées, dominées par le temps et l'argent, où l'on ne saurait trop souligner l'importance de ces principes pour chaque enfant. Le pédagogue allemand Friedrich Fröbel, le père des jardins d'enfants modernes, va même jusqu'à dire : « Un enfant qui joue avec concentration et persévérance, jusqu'à ce que la fatigue l'en empêche, sera un adulte résolu, capable de sacrifice personnel à la fois pour son propre bien-être et pour celui des autres. » Alors que la crainte des blessures provoquées sur les terrains de jeux et l'idée malheureuse selon laquelle le jeu entraverait le « véritable » apprentissage ont finalement provoqué l'arrêt total des sorties scolaires dans certaines communes, on peut seulement espérer que la sagesse de ces paroles ne sera pas complètement ignorée.

Laisser aux enfants de l'espace pour grandir à leur propre rythme ne signifie pas pour autant les abandonner. Il est évident que le fondement même de leur sécurité jour après jour est la certitude que nous, qui les aimons, sommes toujours à proximité, prêts à les aider, à leur parler, à leur donner ce dont ils ont besoin et simplement à « être là » pour eux. Mais combien de fois ne nous

laissons-nous pas emporter au contraire par nos propres conceptions de leurs désirs et de leurs besoins ?

Lorsque des accidents graves surviennent dans les écoles, les directeurs s'empresent d'appeler des psychologues et des conseillers divers pour aider les enfants traumatisés à digérer leur douleur. Mais les jeunes cherchent avant tout une oreille attentive, un lieu où se retrouver pour partager leur douleur, quitte à chercher plus tard l'aide d'un professionnel.

La propension à intervenir, en particulier quand un enfant a des problèmes, est naturelle, mais même dans ce cas (et peut-être surtout dans ce cas) il est essentiel d'être sensible aux besoins de l'enfant. C'est ce que Nicole, mère de quatre enfants, a appris quand leur paisible petit village fut ébranlé par un meurtre odieux :

En juin 1996, une voisine et sa fille furent battues à mort non loin de notre maison, alors qu'elles rentraient chez elles après la fin des cours. Une autre de ses filles fut également agressée, mais elle survécut à ses blessures. Mes filles, alors âgées de six et huit ans, jouaient souvent avec les petites victimes, qui avaient le même âge. Des jours et des nuits se sont succédé dans les larmes. Mes filles pleuraient encore par intervalles plusieurs mois même après l'événement.

En tant que mère, j'étais naturellement inquiète du traumatisme infligé par ce crime et des allées et venues du meurtrier (qui court toujours). J'étais tentée de demander à mes enfants comment elles allaient et ce qu'elles pensaient de toute cette affaire. Mais je m'efforçais de me contenir. Je savais que pour les aider, je devais écouter ce qu'elles avaient à dire, observer leurs réactions spontanées et non imposer ou projeter sur elles mes propres idées de maman...

Contre toute attente, elles n'évoquèrent jamais un sentiment de crainte à l'égard du meurtrier de nos voisines, contrairement à tous les adultes du quartier. Elles demandèrent par contre : « Pourquoi cet homme les détestait-il à ce point ? Elles ne lui avaient rien fait... »

Dans les semaines qui suivirent le meurtre, des amis bien intentionnés nous pressèrent à plusieurs reprises de « tourner la page ». « Ne laissez pas vos enfants s'accrocher à cet événement macabre, nous prévenaient-ils. Aidez-les à l'oublier le plus rapidement possible. » Mais j'en étais incapable. A ce stade, mes enfants avaient besoin de pleurer et je ne pouvais me résoudre à leur imposer des idées d'adultes en matière de guérison.

Dans l'un de ses ouvrages consacré aux enfants du Bronx, Jonathan Kozol s'attarde sur un autre angle du même problème : la façon dont les adultes ont tendance à orienter les enfants, même dans les conversations les plus banales. Il y voit également une conséquence de notre propension à nous dépêcher et de notre répugnance à les laisser organiser leur vie à leur manière, à leur propre rythme.

Les enfants marquent de nombreuses pauses lorsqu'ils cherchent leurs mots pour exprimer leurs idées. Ils sont distraits. Ils s'égarent (avec bonheur apparemment) dans des digressions infinies et magnifiques. Nous pensons savoir comment ils s'orientent dans la conversation et nous perdons patience, semblables au voyageur soucieux de réduire la durée de son trajet. Nous voulons aboutir plus rapidement. Nous accélérons alors le rythme des choses, tout en risquant de modifier également la destination originale.

De toutes les façons dont nous poussons les enfants à satisfaire nos attentes d'adulte, la propension à mettre la pression sur les résultats scolaires est peut-être la plus répandue et la plus néfaste. Je dis « néfaste » à cause de l'âge auquel les enfants commencent

à y être soumis et le fait que pour certains, l'école devient rapidement un lieu redouté et une source de détresse morale à laquelle ils ne peuvent échapper des mois durant.

Ma carrière scolaire ayant été parsemée de nombreuses notes médiocres, je connais bien la peur qui prend au ventre au moment de rapporter son bulletin à la maison. Heureusement, mes parents se souciaient davantage que j'entretienne de bonnes relations avec mes copains, plutôt que j'obtienne des « bien » ou des « très bien ». Même quand j'échouais au cours, ils ne me grondaient pas et apaisaient au contraire mes angoisses en m'assurant que ma tête renfermait bien plus que ce que moi ou mes professeurs ne le pensaient. Mon potentiel n'avait pas encore été complètement révélé. D'après Mélanie, enseignante maternelle, de tels encouragements appartiennent au domaine du rêve pour beaucoup d'enfants, surtout dans les foyers où l'échec scolaire est inacceptable.

Certains parents nous demandent si leur enfant de deux ans et demi apprend déjà à lire, et grommellent si ce n'est pas le cas. La pression exercée par certains parents sur les enfants est tout bonnement incroyable. Je vois des enfants littéralement trembler et pleurer parce qu'ils ne veulent pas être soumis à une évaluation. J'ai même vu des parents traîner leur enfant dans la pièce...

Une année, j'ai eu un petit garçon, Michaël, poussé par ses parents à se préparer pour une école privée très onéreuse. J'ai rencontré son père par hasard au début de l'année scolaire suivante et il m'a dit : « Vous savez, Michaël a été soumis à un tel stress l'année dernière que nous allons l'amener chez un psychologue. » Il est vrai que Michaël était épuisé par le stress, mais j'étais certaine qu'il était provoqué par les évaluations sévères infligées par ses parents pendant l'été... Il avait commencé à pleurer dès le premier jour de l'évaluation et n'avait plus cessé depuis lors.

Il est vrai que cet exemple illustre le côté extrême de la situation. Il ne peut pas pour autant être écarté parce qu'il met en lumière une tendance dérangeante, qui affecte l'éducation à tous les niveaux. De plus en plus, il semble que nous ayons perdu de vue l'enfant et transformé l'enfance en joyeux camp de formation pour le monde adulte. Jonathan Kozol écrit :

Vers l'âge de six ou sept ans et jusqu'à onze ou douze ans, la douceur et la franchise (la candeur) des enfants est si manifeste. Notre société a manqué l'opportunité de saisir cette période. C'est presque comme si nous considérions ces qualités comme inutiles, comme si nous n'apprécions pas les enfants pour leur candeur, mais seulement en tant que futures unités économiques, futurs ouvriers, futurs actifs ou futurs déficits.

A la lecture des débats politiques sur les dépenses devant être allouées aux enfants, on remarque que la discussion ne porte généralement en rien sur le fait que les petits méritent ou non une enfance douce et heureuse, mais bien sur la rentabilité future de l'investissement présent, consenti pour leur éducation. Et je me demande toujours pourquoi ne pas investir en eux simplement parce qu'ils sont des enfants et méritent de s'amuser avant de mourir. Pourquoi ne pas miser sur leur cœur empli de gentillesse tout autant que sur leurs aptitudes concurrentielles ?

La réponse est évidemment que nous avons renoncé à l'éducation en tant que période de croissance et décidé d'y voir uniquement un ticket pour le marché de l'emploi. Guidés par les graphiques et les statistiques et applaudis par les spécialistes, nous avons tourné le dos aux valeurs de l'unicité et de la créativité, préférant nous leurrer et croire que la seule façon de mesurer le progrès d'un enfant est le test standardisé. Non seulement nous négligeons de planter des arbres pour l'ombre et la beauté, mais nous ne plantons

plus qu'une seule variété de fruitiers.

Il est vrai que les enfants doivent être sollicités et stimulés intellectuellement. Ils doivent apprendre à articuler leurs sentiments, à écrire, à lire, à développer et défendre une idée, à réfléchir de façon critique. Mais quel est le but de la meilleure des formations académiques si elle s'avère incapable de préparer les enfants au monde « réel » qui les attend au-delà des murs de la classe ? Que dire de cet apprentissage de la vie qui ne peut être inculqué simplement en mettant un enfant dans le bus scolaire ? Quant aux connaissances que les écoles sont supposées enseigner, elles ne sont pas forcément transmises. Ainsi, en France, une proportion importante de jeunes restent illettrés à la sortie de l'école : 8% ne peuvent lire davantage qu'une phrase élémentaire et 12% ne comprennent pas totalement un texte de 70 mots de français courant.

Les écoles ne sont pas les seules à presser les enfants de grandir si vite. L'habitude de précipiter les petits vers l'âge adulte est si largement acceptée et si profondément enracinée que les gens prennent généralement un air ahuri quand on exprime son inquiétude à ce propos. Songeons par exemple au nombre de parents qui inscrivent leurs enfants à des activités extrascolaires après les heures de cours. L'explosion d'opportunités de « développement » dans des domaines comme la musique et les sports peut sembler la réponse idéale à l'ennui auquel sont confrontés des millions d'enfants qui rentrent de l'école avant le retour de leurs parents. Mais la réalité est loin d'être aussi rose. Thomas, un ami de l'une de nos connaissances, explique :

C'est une chose qu'un enfant choisisse un loisir, un sport ou un instrument de sa propre initiative, mais c'en est une autre quand

la motivation provient du parent, avec un note de compétitivité exagérément développée. Dans une famille de ma connaissance, que nous appellerons les Martin, Sarah manifestait un talent véritable pour le piano en CE1, mais à son entrée en 6e, elle refusait à tout prix de toucher un clavier. Elle était fatiguée de l'attention dont elle faisait l'objet, écœurée par les leçons (son père lui rappelait toujours quel privilège elles représentaient) et traumatisée par la contrainte d'avoir été poussée d'un concours à l'autre. Oui, Sarah interprétait Bach à merveille à l'âge de sept ans, mais à dix ans, elle s'intéressait à d'autres choses.

Dans ce cas précis comme dans beaucoup d'autres, le schéma n'est que trop familier : des attentes ambitieuses s'accompagnent de pression et ce qui fut jadis une facette parfaitement heureuse de la vie d'un enfant devient un fardeau impossible à porter.

Einstein écrivit que pour avoir des enfants brillants, il fallait leur lire des contes de fées. « Et si vous voulez qu'ils deviennent encore plus brillants, lisez-leur encore plus de contes de fées. » Pareil sarcasme n'est manifestement pas le genre de réponse qu'un spécialiste pourrait donner aux tendances décourageantes décrites ci-dessus. Je crois pourtant que cette pensée mérite réflexion. C'est le genre de sagesse inventive sans laquelle nous ne parviendrons jamais à nous extraire des ornières dans lesquelles nous sommes embourbés actuellement.

Quant au désir des parents d'avoir des enfants brillants, il s'agit certainement d'une facette supplémentaire de notre vision déformée, le reflet de notre propension à considérer les enfants comme des adultes en miniature, peu importe avec quelle vigueur nous protestons contre une idée aussi ringarde. Et le meilleur antidote à cette situation consiste à renoncer complètement à

toutes nos attentes d'adultes, pour redescendre au même niveau que nos enfants et les regarder droit dans les yeux. Alors seulement nous commencerons à entendre leurs mots, à comprendre leurs pensées et à voir les objectifs que nous avons fixés pour eux avec leurs propres yeux. Alors seulement nous pourrons mettre de côté nos propres ambitions et reconnaître, comme l'exprime la poétesse Jane Tyson Clement :

Enfant, bien qu'il me revienne de t'enseigner beaucoup,
Qu'est-ce, en fin de compte,
Si ce n'est qu'ensemble nous sommes
Destinés à être les enfants
Du même Père,
Et que je doive désapprendre
Toutes les structures des grands
Et les années encombrantes,
Et que tu doives m'apprendre
A regarder la terre et les cieux
Avec ton émerveillement candide.

« Désapprendre » nos réflexes inconscients d'adultes n'est jamais chose aisée, en particulier à la fin d'une longue journée, quand les enfants ressemblent parfois davantage à une plaie qu'à un cadeau du ciel. Quand des petits se trouvent à proximité, les choses ne tournent pas toujours comme on l'avait prévu. Les meubles sont égratignés, les parterres de fleurs piétinés, les vêtements neufs déchirés ou souillés et les jouets perdus ou brisés. Les enfants veulent manipuler les objets et jouer avec eux. Ils veulent s'amuser, courir dans les couloirs ; ils ont besoin d'espace pour chahuter, faire l'idiot et crier. Après tout, ce ne sont pas de petites poupées en porcelaine ni des adultes en miniature, mais bien des coquins

En danger

imprévisibles, avec les doigts qui collent et le nez qui coule, et qui pleurent parfois la nuit. Mais si nous les aimons vraiment, nous les accueillerons tels qu'ils sont.

Chapitre 4

La puissance d'un baiser

Avant d'avoir des enfants, j'avais six théories sur leur éducation. Aujourd'hui, j'ai six enfants et plus aucune théorie.

LORD ROCHESTER

Abordez le sujet de l'éducation avec Éric et il évoquera très certainement son enfance. Troisième d'une famille de huit enfants, il a grandi dans un quartier résidentiel agréable et tout le voisinage considérait sa famille comme un foyer modèle. Médecin et père de famille dévoué, le père d'Éric rentrait de son cabinet à l'heure chaque soir et s'absentait rarement le week-end. Sa mère, femme au foyer, se consacrait aussi à ses enfants. Pourtant ni Éric ni aucun de ses frères et sœurs n'aimait être à la maison, en particulier quand leur père était présent.

Notre foyer fonctionnait à merveille, mais seulement en apparence. En réalité, il était dirigé par la peur. Non pas que mon père nous ait jamais battus, bien qu'il nous ait fessés ou giflés à de très rares occasions. Mais malheur à nous si nous le mettions en colère. Nous ne savions jamais quel genre de punition nous recevions...

Papa était passé maître dans l'art de la discipline et maintenait l'ordre en nous paralysant par une crainte permanente. Un soir

d'été, il attrapa mon frère aîné Jérémie en train de se glisser hors de sa chambre par la fenêtre pour sortir avec ses amis. Papa courut à l'extérieur et attendit qu'il fut en sécurité sur le sol. Puis il décréta : « Eh bien, fils, il est clair que tu préfères traîner à l'extérieur. Peut-être alors que tu devrais y rester. »

Pendant le reste de l'été, Jérémie a dû prendre ses repas à l'extérieur, avec les chiens. « Peut-être qu'ainsi il apprendra à se comporter en être civilisé », expliqua papa aux plus jeunes d'entre nous. Jérémie quitta la maison à l'âge de seize ans et n'y remit jamais les pieds.

Une autre fois, papa interdit toute sortie à ma sœur aînée Marie, la sainte nitouche de la famille, pendant un été entier. Marie se montrait généralement très responsable, mais à la fin de sa seconde, elle avait manqué un cours et papa l'avait appris. Je la revois encore, parlant à ses amies à travers la clôture de notre jardin, jour après jour, semaine après semaine. Cette punition fut sans doute parmi les plus humiliantes.

Quant à moi, j'avais de nombreuses raisons de craindre par-dessus tout de croiser le chemin de mon père. Mais un exemple suffira. Je devais avoir onze ou douze ans quand j'essayai de fumer pour la première fois. Mon père me prit sur le fait. Il m'envoya d'abord dans ma chambre où j'attendis sa venue pendant ce qui ressembla à une éternité. Puis il entra et m'expliqua que deux options s'offraient à moi. Je pouvais soit fumer entièrement tout le paquet que je venais d'entamer, soit l'exposer sur le rebord de ma fenêtre pendant un mois et expliquer à tous ceux qui entreraient (y compris mes frères, mes sœurs et mes amis) pourquoi il se trouvait à cet endroit et à quel point mon père jugeait le tabac répugnant. Je savais où me conduirait la première option (j'aurais sans nul doute été très malade), alors je choisis la seconde.

Pendant le mois qui suivit, je n'eus qu'une seule obsession : empêcher les gens d'entrer dans ma chambre. Je conservais même une crainte des cigarettes des années encore après l'incident. Je redoutais

tant le tabac que chaque fois que je marchais dans la rue, je veillais à rester à l'écart du moindre mégot traînant sur le trottoir. Je craignais que papa passe par hasard et s' imagine que j' avais fumé.

Un jour, je reçus un devoir d' anglais pour lequel je savais qu' il me faudrait écrire le mot « cigarette ». J' étais si effrayé à la pensée de la conclusion qu' en tirerait mon père que je détruisis le devoir et prétextai n' importe quoi pour ne pas le présenter.

Essayer de fumer une cigarette peut sembler insignifiant, mais pas pour mon père... Au lycée, j' étais devenu assez rancunier à son égard et je faisais tout ce que je pouvais pour le contrarier. Il avait peut-être le dernier mot à la maison, me disais-je, mais nulle part ailleurs. Je pense qu' il est inutile de préciser que nous n' avons jamais eu (et n' avons toujours pas) la moindre relation digne d' être mentionnée.

Le récit d' Éric est malheureux, mais il éveillera certainement des souvenirs familiers pour de nombreux adultes : le souvenir d' un incident similaire qui gâcha ce qui aurait pu être une enfance heureuse. Malheureusement, les parents sont parfois à ce point aveuglés par leurs principes qu' ils sont incapables de suivre leur cœur. Prêts à « faire ce qui est juste » à tout prix, ils règnent sur leur territoire, mais trop souvent, ils perdent leurs enfants en chemin.

La discipline est probablement le mot le plus galvaudé du vocabulaire de l' éducation et aussi le moins compris. La discipline ne consiste pas seulement à punir. Qu' est-ce alors ? Il s' agit de direction, mais pas de contrôle ; de persuasion, mais pas de privation ou de coercition. Elle peut inclure la punition ou la menace de punition, mais jamais la cruauté ni la force. Elle ne devrait jamais impliquer l' usage d' un châtement corporel, une attitude qui, selon moi, révèle une certaine banqueroute morale. Elle im-

pliquera toujours une prise en compte affectueuse de la disposition intérieure de l'enfant. Comme mon grand-père, l'auteur Eberhard Arnold, l'exprimait : « C'est l'élément crucial. Elever un enfant devrait signifier l'aider à devenir ce qu'il est déjà dans l'esprit de Dieu. »

Heureusement, à travers notre éducation, mes frères, mes sœurs et moi avons reçu une telle considération de la part de nos parents et il en résulta une relation d'amour et de confiance réciproques qui perdura, sans discontinuer, jusqu'à la fin de leur vie. Bien entendu, cette relation était fondée sur une bonne part de discipline à l'ancienne, y compris des réprimandes tellement bruyantes et dramatiques (en particulier si nous répondions à notre mère) que nous restions honteux pendant des heures, certains que les voisins avaient tout entendu.

Les insultes et les moqueries étaient considérées comme des péchés capitaux dans notre maison. Comme tous les garçons et les filles, nous nous moquions parfois des adultes qui sortaient du lot à cause de l'une ou l'autre particularité, comme Nicolas, un voisin têtu qui bégayait et Guillaume, le bibliothécaire de l'école, pédant et extrêmement grand. Cependant, même si nos cibles ignoraient tout des jeux de mots qu'elles nous inspiraient, nos parents n'y décelaient aucune trace d'humour. Ils avaient du flair pour la cruauté, peu importe où elle se cachait, et ne la toléraient pas un seul instant.

Leurs colères ne duraient toutefois jamais longtemps et même si une punition était méritée, elle était parfois annulée à la faveur d'un baiser. Un jour, à l'âge de huit ou neuf ans, je mis mon père dans une telle colère qu'il menaça de me fesser. Alors que

j'attendais le premier coup, je levai les yeux vers lui et, avant que je comprenne ce qui m'arrivait, je m'écriai : « Papa, je suis désolé. Fais ce que tu as à faire. Je sais que tu m'aimes encore. » A mon grand étonnement, il se pencha, mit ses bras autour de moi et dit avec une tendresse qui venait du plus profond de son cœur : « Christoph, je te pardonne. » Mes excuses l'avaient complètement désarmé. Cet incident m'ayant permis de comprendre à quel point mon père m'aimait, il est toujours resté très vivace dans ma mémoire. L'anecdote m'enseignait aussi une leçon que je n'ai jamais oubliée et dont je m'inspirai des années plus tard avec mes propres enfants : ne craignez pas de discipliner un enfant, mais dès que vous voyez ses regrets, veillez à lui pardonner immédiatement et complètement.

Comme la situation serait différente si chacun d'entre nous était prêt à appliquer une telle compassion, non pas en nous contentant d'embrasser nos propres enfants, mais en défendant la cause de tous les enfants, partout ! En l'état actuel des choses, nous élevons une génération d'enfants non seulement que nous n'aimons pas, mais que nous craignons. Les signes en sont nombreux : depuis les couvre-feux nocturnes dans certaines villes jusqu'à la répression d'actes insignifiants comme les graffitis. Mais le plus alarmant de tous ces signes est sans doute la progression fulgurante du taux d'incarcération juvénile.

Malgré l'échec manifeste de « solutions » aussi sinistres, l'attitude adoptée envers les jeunes et les enfants à risque et les lois votées pour régler leur sort deviennent de plus en plus répressives chaque année. Au Texas, des tests de lecture normalisés en primaire servent à estimer le nombre de nouvelles cellules de prison qui seront néces-

saires au moment où ces enfants seront adultes (de faibles résultats étant supposés indiquer une plus grande propension au crime).

Il y a belle lurette que les traits de caractère des enfants sont utilisés pour prédire leur comportement d'adulte ; les psychologues et les psychiatres s'y emploient depuis des décennies. Mais qu'apprend-on d'une société dont les responsables misent sur l'échec de la génération suivante, sans qu'aucune protestation ne s'élève ? Qu'apprend-on sur la façon dont nous considérons les enfants, si nous laissons les gardiens-mêmes de leur avenir nourrir des rêves aussi fatalistes ?

De toute évidence, l'exploration satisfaisante de questions aussi cruciales sort du champ de ce livre. Ainsi que l'examen des nombreux autres problèmes qui devraient être abordés au préalable, comme la raison pour laquelle tant de jeunes condamnés rencontraient déjà des problèmes en classe et quels obstacles ont entravé leurs progrès à ce moment-là.

J'hésite aussi, en l'espace de ces quelques pages, à conseiller le lecteur sur la façon d'orienter et de discipliner l'enfant à la maison ; après tout, chaque petit présente un ensemble unique de points forts et de points faibles, de promesses et de défis à relever, comme chaque parent. Il vaut peut-être mieux suivre la sagesse de Janusz Korczak (1878-1942), remarquable pédiatre juif, dont je raconterai l'histoire plus tard. Il écrit :

Vous êtes vous-même l'enfant que vous devez apprendre à connaître, à éduquer et, par-dessus tout, à éclairer. Exiger que d'autres vous donnent les réponses revient à confier la naissance de votre enfant à une étrangère. Certains constats seront uniquement engendrés par votre propre douleur et il s'agira des plus précieux. Recherchez en votre enfant cette partie inconnue de vous-même.

Pour ce qui est des constats nés dans la douleur, mon épouse Verena et moi en avons récolté à profusion en élevant huit enfants. Comme la plupart des parents, nous modifierions probablement beaucoup de choses si nous avions l'opportunité de tout recommencer. Un jour trop indulgents, le lendemain trop stricts, il nous est également souvent arrivé de soupçonner à tort ou d'avalier n'importe quoi. Evidemment, nous avons aussi appris plusieurs leçons fondamentales.

Quand un enfant est conscient d'avoir mal agi et que sa bêtise n'entraîne pas la moindre conséquence, il apprend qu'il peut très bien s'en tirer en toute impunité. Il est terrible pour l'enfant de recevoir ce message. Si le problème et la bêtise peuvent paraître insignifiants avec un tout petit, il n'en demeure pas moins que l'absence de réaction peut avoir des répercussions bien plus tard. Le vieux dicton « Petits enfants, petits soucis ; grands enfants, grands soucis » est facile à écarter. Comme la plupart des clichés, il contient pourtant une vérité significative. Un enfant de six ans chaparde peut-être des bonbons, mais à seize ans, il pourrait voler à l'étalage. Or, si la volonté d'un petit enfant peut être orientée avec une facilité relative, un adolescent rebelle ne peut être discipliné qu'au prix des efforts les plus épuisants.

Les conséquences sont donc nécessaires, mais elles ne suffisent pas. La discipline implique davantage que le flagrant délit et la punition. Il est bien plus important d'incliner la volonté de l'enfant vers le bien, ce qui nécessite de l'encourager chaque fois qu'il opte pour le bien au lieu du mal ou, comme ma mère avait coutume de l'expliquer, de le « rallier au bien ». Bien sûr, il ne s'agit en rien de manipulation, mais les élever ne consiste jamais uniquement

à les faire obéir. Notre objectif sera plutôt toujours de les aider à gagner la confiance qui leur permettra d'explorer la vie tout en connaissant leurs limites. C'est en effet la meilleure préparation à la vie d'adulte.

Un journaliste demanda à l'auteur Anthony Bloom ce qui ressortait le plus clairement de son éducation maintenant qu'il était adulte. Bloom, fils d'un célèbre diplomate dont les voyages avaient entraîné la famille dans des aventures pittoresques partout dans le monde, répondit simplement :

Deux choses que mon père disait et qui m'ont impressionné et suivi tout au long de ma vie. L'une était celle-ci : Je me souviens qu'après les vacances, mon père me dit : « Je m'inquiétais pour toi. ». Je m'étonnai : « Pensaistu que j'avais eu un accident ? » Il répondit : « Cela n'aurait pas eu grande importance... Je pensais que tu avais perdu ton intégrité. » Une autre fois, il me dit : « N'oublie jamais ceci : peu importe que tu sois vivant ou mort, ce qui importe est ce pour quoi tu vis et ce pour quoi tu es prêt à mourir. » Ces deux principes furent le fondement de mon éducation...

Contrairement aux pères comme celui de Bloom, qui inspirent l'intégrité au lieu de l'enseigner, certains parents succombent à l'habitude mesquine de vouloir prendre leur enfant la main dans le sac et d'utiliser cette preuve pour démontrer sa culpabilité. C'est un acte de violence morale. De même que se défier d'un enfant, l'espionner ou lui attribuer de mauvaises intentions, autant d'attitudes qui l'affaibliront en le portant à douter de lui-même. Critiquer et reprendre constamment un enfant finira également par le décourager. Pire, il se verra ainsi ôter la meilleure raison de vous faire confiance : la certitude que vous le comprenez. Fröbel écrivit :

Trop d'adultes blâment des enfants qui (même s'ils ne sont pas complètement innocents) ne dissimulent toutefois aucune culpabilité. Autrement dit, les enfants n'ont pas conscience des motivations et des incitations dont les adultes les accusent et qui rendent leurs actes « mauvais ». Les enfants sont souvent punis pour des choses qu'ils tiennent de ces mêmes adultes... Les parents leur inculquent alors de nouvelles fautes ou éveillent tout du moins leur attention à des idées qui n'auraient sans doute jamais germé spontanément dans leur esprit.

Naturellement, chaque enfant a besoin d'être corrigé régulièrement. La plupart en ont besoin plusieurs fois par jour. Mais quand les enfants sont punis trop sévèrement, le but ultime de la correction (les aider à prendre un nouveau départ) est assombri par la discipline elle-même. C'est pourquoi il vaut toujours mieux croire en la puissance du bien et laisser à l'enfant le bénéfice du doute.

Ainsi, une faute comme l'égoïsme est rarement identique chez les enfants et chez les adultes. Incapables de voir le monde autour d'eux autrement qu'à travers leur propre perspective limitée, les enfants y règnent en seigneurs absolus. En particulier lorsque, très jeunes, ils sont simplement (innocemment et avec raison) le centre de leur propre petit univers.

La malhonnêteté est un autre problème que les parents ont tendance à vouloir régler sans considération pour le point de vue de l'enfant. Il est très certainement important, lorsqu'un enfant s'est montré malhonnête, d'examiner les faits et de l'encourager à les affronter, mais il est rarement bénéfique d'approfondir les motivations de l'enfant et toujours néfaste de le contraindre à une confession. Après tout, c'est peut-être seulement l'embarras ou la honte qui a poussé l'enfant à vouloir se sortir d'une position

difficile au moyen d'une fausse vérité ou même d'un mensonge éhonté, pour peu qu'il ait été mis sous pression ou effrayé. Les adultes ne réagissent-ils pas de la même manière pour des raisons identiques ?

Il est nécessaire de pardonner des dizaines de fois par jour, mais peu importe avec quelle fréquence un enfant s'attire des ennuis, ne perdez jamais foi en lui. A l'instar du mensonge, qui peut dire si le défaut dont un enfant cherche à se défaire n'est pas le reflet de la même erreur ou de la même propension chez ses parents ? Décréter qu'un enfant est sans espoir, c'est se laisser tenter par le désespoir et, dans la mesure où le désespoir est un manque d'espoir, il est aussi un manque d'amour. Si nous aimons réellement nos enfants, il peut nous arriver de lever les bras au ciel en signe de découragement, mais jamais nous ne renoncerons à leur sujet. Dieu a envoyé aux Hébreux non seulement la loi mosaïque mais aussi la manne, le pain du ciel. Sans un tel pain, à savoir sans chaleur, sans humour, sans tendresse et sans compassion, la discipline la plus soigneusement envisagée finit toujours par allumer un contre-feu.

Se montrer un ami et un compagnon, ainsi qu'un parent, exige incontestablement une double dose de patience et d'énergie, mais comme le souligne David, l'avocat qui renonça à son emploi pour assumer son rôle de père, peu de choses sont aussi gratifiantes :

Quand j'y songe, il est bien plus facile de vivre avec des enfants qui vous craignent qu'avec des enfants qui vous aiment, parce que si vos enfants vous craignent, quand vous rentrez chez vous, ils disparaissent. Ils se cachent. Ils vont dans leur chambre et ferment la porte, et vous leur facilitez la tâche en bourrant leurs chambres d'ordinateurs, de télévisions, de chaînes stéréo et plein d'autres choses. Mais si

vous avez des enfants qui vous aiment, vous ne pouvez plus vous en défaire ! Ils s'accrochent à vos jambes, ils tirent sur votre pantalon, vous rentrez et ils réclament votre attention. Vous vous asseyez et ils vous grimpent dessus. Vous avez la sensation d'être un toboggan ambulante, mais vous vous sentez aussi aimé.

Le désir d'être vulnérable est également un aspect important de l'éducation. Peu d'expériences nous ont autant rapprochés de nos enfants, ma femme et moi, que les cas où nous avons réagi excessivement, avant d'en prendre conscience et de leur demander pardon. Plus que toute autre chose, nos excuses nous rappelaient que les enfants dépendent eux aussi de la promesse de pouvoir tout recommencer chaque matin. Ils devraient toujours jouir de la même opportunité, peu importe à quel point ils ont été désobéissants la veille. Et peu importe ce qu'ils traversent, ils devraient toujours avoir l'assurance que nous sommes prêts à les soutenir, à nous tenir, non pas au-dessus d'eux, mais bien à leurs côtés.

De toute évidence, chaque famille connaît ses hauts et ses bas, ses périodes d'épreuve et ses drames embarrassants. Il n'existe rien de plus complexe sur le plan émotionnel que la relation qui unit un parent à son enfant, mais il n'existe non plus rien d'aussi merveilleux. C'est à cela qu'il faut nous accrocher chaque fois que nous atteignons le bout de nos ressources.

Plus tôt dans ce même chapitre, j'ai fait référence à Janusz Korczak, dont les écrits sur les enfants sont respectés à travers toute l'Europe. Enseignant dont le dévouement désintéressé envers les orphelins du ghetto de Varsovie lui avait valu le titre de « Roi des enfants », Korczak ne se lassa jamais de rappeler quelle impression cela faisait d'être un enfant dans un monde adulte et souligna

l'importance de les éduquer non pas « avec sa tête », mais bien « avec son cœur ».

L'insistance de Korczak sur ce qu'il appelait « se tenir du côté des enfants » ne resta pas pure théorie. Le 6 août 1942, alors que les deux cents orphelins confiés à ses soins étaient rassemblés et chargés dans des trains pour les chambres à gaz de Treblinka, Korczak refusa que des amis non-juifs organisent sa fuite en dernière minute et choisit plutôt d'accompagner ses protégés dans ce voyage horrible qui les amenait vers la mort.

Peu de cas de dévouement sont aussi émouvants que celui de Korczak et aussi surréalistes, peut-être à cause du gouffre qui sépare nos conditions de vie de celles, innommables qui exigèrent son sacrifice. Pourtant, malgré la distance entre son époque et la nôtre, bien trop d'enfants dans le monde moderne souffrent faute d'un tel gardien : un seul adulte qui les prendrait par la main et les accompagnerait quoi qu'il arrive. Même à nous, qui vivons à une époque de paix et de prospérité relatives, les dernières paroles de Korczak nous rappellent non seulement son héroïsme, mais encore lancent un défi à tous ceux d'entre nous qui ont jamais élevé (ou espèrent élever) un enfant : « On ne laisse pas des enfants malades la nuit, dit-il. Et on n'abandonne pas des enfants dans un moment comme celui-ci. »

Chapitre 5

Des actes et non des paroles

Ne vous inquiétez pas que vos enfants ne vous écoutent jamais. Inquiétez-vous qu'ils vous regardent toujours.

ROBERT FULGHUM

Dans un récent article de presse consacré aux lycéens de Tokyo, l'auteur remarquait que, si l'adolescent japonais stéréotypé est obsédé par sa réussite scolaire, la réalité est souvent différente. « ...Au cours des cinq dernières années, la sexualité débridée, l'alcoolisme et la délinquance ont explosé dans les lycées. Plutôt que la discipline implacable des longues heures d'étude et de la concentration exclusive sur les examens et la carrière... le but actuel des filles et des garçons de 15 à 18 ans semble être tout simplement de vouloir s'amuser. »

Tout en reconnaissant que certains des propos recueillis sont sans doute exagérés (« Nous n'avons aucun petit ami sérieux, mais seulement des partenaires sexuels », prétendit un groupe de filles), l'auteur explique que la vie quotidienne est vraiment un cycle ininterrompu de shopping, de relations sexuelles, de drogues et

de séances de solarium pour de nombreux étudiants avec lesquels il s'est entretenu. Fatigués des incessantes leçons de morale sur les vertus de l'assiduité, un nombre alarmant de jeunes désertent carrément les collèges, préférant opter pour « l'excitation » de la vie urbaine nocturne.

« Une génération plus tôt, ces enfants... auraient sans doute choisi de s'enfuir, confia un éducateur au journaliste. Mais aujourd'hui, beaucoup de parents évitent de s'impliquer dans les conflits émotionnels de leurs adolescents et les fugues sont moins nombreuses parce que le toit familial est de toute façon un lieu de liberté... De plus en plus, les gens tentent de profiter de leur propre existence et deviennent indifférents à leurs enfants. » (Il est intéressant de noter qu'aucun parent n'est cité dans l'article. Peut-être n'étaient-ils pas disponibles pour une interview ou refusèrent-ils de s'exprimer. Quoi qu'il en soit, leurs enfants n'ont pas caché qu'ils n'étaient pas vraiment impliqués dans leur vie.)

Si vous avez perdu le contact avec les adolescents modernes (pas seulement à Tokyo, mais dans toute grande ville « occidentalisée »), une telle attitude vous semblera choquante. Elle ne devrait pourtant pas l'être, car elle résulte en quelque sorte logiquement d'une culture basée sur l'idée que l'unique but valable dans la vie consiste à réussir pour faire de l'argent et « s'amuser ». Pourquoi se soucier de travailler s'il est possible de faire la bringue dès à présent, aux frais de ses parents ?

Demandez à n'importe quel parent ce qu'il pense de ce qui vient d'être décrit et vous obtiendrez en retour des regards ébahis ou des réponses provocantes. « Ce que j'en pense ? Mais c'est scandaleux. Jamais je ne laisserais ma fille... » Même le parent

le plus médiocre sait, au plus profond de lui, ce qui est bon ou mauvais pour son enfant. Malheureusement, il y a un énorme fossé entre savoir ce que l'on veut pour son enfant et s'assurer d'agir en conséquence. Dans de nombreux foyers, le gouffre n'est manifestement pas près d'être comblé. Tous les débats sur le sujet et toutes les valeurs joliment formulées ne suffisent pas à faire passer ce message fondamental.

Ainsi, dans le cas des adolescents de Tokyo qui lancent une nouvelle mode, je suis certain que leurs parents et leurs professeurs ont plaidé à maintes reprises pour leur avenir, leur santé, leur capacité de contribuer à la société de manière positive, mais je suis certain aussi que ces enfants ne sont pas stupides. Pour autant qu'ils puissent en juger, leurs parents se soucient avant tout de leurs résultats scolaires et pas d'eux. Alors ils se rebellent.

Comme le veut la sagesse d'usage, la colère de l'adolescent est « juste une phase ». Les adolescents se sont toujours irrités contre l'autorité parentale et ils le feront toujours, mais quand la rébellion devient une façon de vivre, nous ne pouvons l'écarter d'un revers de la main. Il faut étudier la situation de plus près. Pourquoi les enfants modernes se rebellent-ils avec tant de vigueur ?

A mes yeux, la réponse est simple : l'hypocrisie. Il faut reconnaître que le terme est fort ; il pourrait même sembler cruel de suggérer que certains parents inculquent consciemment un certain comportement à leurs enfants, tout en adoptant l'attitude contraire. Or, cela arrive souvent et à de trop nombreux égards. Voyez cet épanchement douloureux d'une étudiante qui, après un massacre de jeunes dans un lycée, se sentit poussée à expliquer pourquoi, selon elle, la situation est devenue si grave :

... Laissez-moi vous dire que ces questions ne sont pas uniquement les miennes, mais bien celles d'une génération entière, qui lutte pour grandir et trouver un sens à ce monde. Les gens nous étiquettent peut-être « Génération ensuite », mais nous sommes plutôt la « Génération pourquoi ? ».

Pourquoi la plupart d'entre vous ont-ils menti en promettant « jusqu'à ce que la mort nous sépare » ?

Pourquoi vous leurrez-vous en croyant que le divorce vaut vraiment mieux à long terme pour les enfants ?

Pourquoi tant d'entre vous, parents divorcés, passez plus de temps avec votre nouveau flirt qu'avec vos propres enfants ?

Pourquoi vous laissez-vous piéger par la notion que les enfants sont tout aussi bien élevés par un parfait étranger à la crèche que par leur propre mère ou leur propre père ?

Pourquoi dénigrez-vous les parents qui décident de quitter leur emploi pour rester à la maison et élever leurs enfants ?

Pourquoi nous autorisez-vous à regarder des films violents, tout en attendant de nous que nous conservions un semblant d'innocence enfantine ?

Pourquoi nous permettez-vous de passer un temps illimité sur Internet, tout en étant choqués que nous sachions comment construire une bombe ?

Pourquoi craignez-vous tant de nous dire « non » parfois ?

Collez-nous l'étiquette qu'il vous plaira, mais vous serez surpris de constater à quel point nous correspondons peu à votre catégorie aux contours si nets... Le temps est venu désormais de récolter ce que vous avez semé. Vous n'êtes peut-être pas du même avis, mais je peux vous garantir que ces meurtres ressembleront à une goutte d'eau dans l'océan en comparaison de ce qui pourrait se produire quand cette « Génération pourquoi ? » négligée prendra le pouvoir.

Aussi vindicatives que peuvent paraître certaines de ces questions, je crois qu'absolument chacune d'entre elle est justifiée et essentielle pour chaque parent. Bon nombre des problèmes soulevés par cette jeune fille sont trop complexes pour y répondre par de beaux discours. Elles abordent toutes un problème essentiel : la perception largement répandue parmi les jeunes que leurs aînés sont des imposteurs.

L'hypocrisie fait son apparition très tôt dans l'éducation, mais elle se manifeste généralement de façons très subtiles. Elle se dissimule parfois dans la confusion qui surgit quand un enfant entend une chose à l'école et une autre à la maison ; une directive d'un parent, une seconde de l'autre ; une série de règles dans une classe et une toute autre dans la suivante. Dans d'autres cas, elle découle de la simple incohérence : un enfant vient d'apprendre une leçon ou une règle, pour voir ensuite son père ou sa mère la briser, faire une exception ou trouver n'importe quelle justification. Toutes ces réactions sont généralement suffisamment dommageables, même si elles font partie de la vie.

Le vrai problème survient (et c'est plus répandu qu'on ne pourrait le penser) quand les enfants apprennent « fais ce que je dis, mais ne fais pas ce que je fais ». Répétez ce principe sur le ton de la blague dans une situation puis une autre, et les gamins apprennent progressivement qu'il n'existe rien de systématiquement bon ou mauvais, du moins pas tant qu'ils ne font pas le mauvais choix au mauvais moment. Dans ce cas, ils sont punis pour leur manque de jugement et trouvent toujours la punition injustifiée.

En tant que père, je sais à quel point il est difficile d'être cohérent et, inversement, combien il est facile d'émettre des sig-

naux confus sans même en avoir conscience. Ayant conseillé des centaines d'adolescents au cours des trois dernières décennies, je sais aussi à quel point les jeunes adultes sont sensibles aux messages contradictoires et aux limites incohérentes, et combien ils sont prompts à rejeter les deux comme autant de signaux clairs d'hypocrisie parentale. J'ai cependant aussi appris avec quelle rapidité le pire des conflits familiaux pouvait être résolu quand les parents se montrent suffisamment humbles pour admettre que leurs attentes étaient peu claires ou peu équitables, et avec quelle promptitude la plupart des enfants réagissent et pardonnent.

En songeant aux multiples façons dont les enfants reflètent leurs parents (dans leurs actes, leur comportement, leur attitude et les traits de leur personnalité), mon grand-père écrivit que les petits sont comme des baromètres : ils enregistrent toutes les influences et les pressions ambiantes, qu'elles soient positives ou négatives. Le bonheur et la sécurité, la générosité et l'optimisme se manifesteront souvent chez les enfants dans la même mesure qu'ils seront visibles chez leurs parents. Il en va de même avec les émotions négatives. Quand les enfants remarquent la colère, la crainte, l'insécurité ou l'intolérance chez un adulte, en particulier s'ils en sont la cible, ils ne tardent pas à agir en vertu des mêmes sentiments.

Dans *Les frères Karamazov*, le Père Zossima, personnage de Dostoïevski, nous rappelle que cette sensibilité des enfants est si grande que nous pourrions les façonner sans même en avoir conscience, et il nous encourage à envisager l'effet de tout ce que nous disons et faisons en leur présence :

Chaque jour et à chaque heure, ... veille à ce que ton aspect soit digne. Tu es passé devant un petit enfant, tu es passé mauvais, un

vilain mot à la bouche, l'âme irritée, tu n'as peut-être même pas remarqué l'enfant, mais lui t'a vu, et ton image ingrate et impie s'est peut-être gravée dans son petit cœur sans défense. Tu ne l'as pas su, mais peut-être pendant ce temps as-tu déposé en lui une mauvaise semence, et il se peut qu'elle lève, tout cela parce que tu n'a pas cultivé en toi un amour réfléchi, agissant.¹

Contrairement aux innocents de l'époque de Dostoïevski, les enfants modernes sont exposés à un barrage continu d'images et d'expressions dont l'effet combiné peut s'avérer bien plus profond que l'impact exercé par le plus attentif des adultes de leur entourage immédiat. Je parle, bien entendu, des médias, de l'industrie du divertissement et de l'Internet, et de la façon dont ils ont remplacé les parents comme source ultime d'autorité dans des millions de foyers « connectés » autour du globe.

Les parents s'efforcent peut-être d'insuffler des principes de consécration et de compassion à leur enfant mais, comme prévient la spécialiste de la famille Mary Pipher, la télévision (qui tend à recueillir l'attention exclusive d'un enfant chaque fois qu'elle est allumée et tant qu'elle reste allumée) est un parent bien plus puissant et, en cas de conflit, le gagnant est incontestable : « C'est la première fois dans l'histoire de l'humanité que les enfants apprennent comment se comporter en regardant la télévision plutôt qu'en observant des personnes réelles. »

Il est indéniable que chaque parent « essaie durement » d'élever de bons enfants. Vu l'état de notre culture, qui coupe l'herbe sous le pied des parents à tout propos, il est impossible d'élever une famille sans efforts acharnés. Il est toutefois tout aussi indéniable qu'en dépit de tous nos efforts, nous sommes loin des modèles que

¹ Fernand Hazan éditeur, Le Livre de Poche, p. 367

nous devrions être. Or, cette erreur incombe à chaque parent, et non à une sombre puissance quelconque appelée Hollywood.

Prenons la violence. Tout le monde s'en soucie et tout le monde s'accorde pour affirmer que sa présence dans tant de divertissements nuit aux enfants, mais que fait tout le monde pour y remédier ? Depuis le gouvernement jusqu'au simple citoyen : pas grand-chose.

De toute évidence, la manière détournée dont nous tentons de réagir à la violence n'est pas uniquement un phénomène social ou politique, mais bien un mal qui plonge ses racines dans chaque salon. Le problème en l'occurrence ne se limite pas à la violence. Peu importe le vice ou la vertu, il est tout à fait vain de vouloir éduquer un enfant à ce propos tant que nos actes et nos paroles se contredisent.

La sexualité est une autre sphère où même les mieux intentionnés des parents embrouillent les enfants, si ce n'est par hypocrisie, ce sera, dans le moindre des cas, par des messages contradictoires et des idées confuses. Le problème de la sexualité rejoint celui de la violence : elle figure parmi les principales préoccupations de chaque parent et parmi les plus évoquées. Toutefois, en s'inquiétant incessamment de ce qu'il convient de dire aux enfants, quand et comment, beaucoup d'entre nous oublie le plus important : l'impact de nos actes. Tant que nous ne vivons pas en vertu de nos convictions (tant que nous n'exigerons pas de nous ce que nous exigeons de nos enfants), tous nos efforts harassants pour incarner l'intégrité échoueront.

Dans un commentaire sur l'énigme séculaire que représente la transmission de ses valeurs à la génération suivante, Blumhardt,

pasteur du dix-neuvième siècle, reprend les parents religieux pour leur tendance à moraliser et à prêcher, et critique leurs « illusions » sur l'intérêt de traîner leurs enfants à l'église. « Tant que Christ ne vivra que dans votre bible... et non dans votre cœur, dit-il, tous vos efforts pour L'amener à vos enfants seront vains. » Peu importe sa foi ou son athéisme, le problème est clairement établi. Assata Shakur, ancien activiste en faveur des droits civils écrit :

Vos valeurs doivent être réelles si vous voulez les transmettre. Il est trop facile de tenir des propos machos... et d'oublier l'ego et ses contradictions. Pourtant, je l'ai observé à maintes reprises : les gens disent une chose sur l'estrade, puis rentrent chez eux et font précisément le contraire. Ils sont pour la liberté et la justice en public, mais redeviennent l'opresseur (la bourgeoisie) une fois rentrés à la maison.

Robin, un jeune ami emprisonné dont l'éducation stéréotypée au sein d'une famille « religieuse » n'était qu'une façade, sait exactement ce que veut dire Shakur. Étudiant populaire dans l'école catholique privée qu'il fréquentait depuis le CP, Robin avait toujours des amis et appréciait sa réputation de pitre de la classe. Sportif prometteur, il jouait au basket, au football et au tennis. Chrétien exemplaire, il fréquentait l'église et devint même enfant de chœur. Au fond de lui, il n'était pourtant pas du tout heureux :

Chez nous, tout tournait autour de l'argent et de ce que les « voisins » pourraient penser, et tout semblait parfait extérieurement. Notre famille avait atteint ce que la plupart des gens appellent le « succès », mais derrière la porte d'entrée se jouaient des scènes de meurtre mental et émotionnel.

Mon père travaillait très dur pour assurer la réussite de son entreprise, je le voyais donc très peu. Il travaillait seize heures par

jour. Ma mère, par contre, était incontrôlable, violente comme une furie et extrêmement égoïste. Elle avait une langue de vipère, mais ne l'utilisait jamais pour parler. Non, elle criait. Même quand elle n'était pas dans l'une de ses grandes colères, elle n'était jamais chaleureuse. Elle ne disait jamais : « Je t'aime » ou « Je regrette ». Elle n'appréciait pas du tout d'être mère ! Et les mots qu'elle utilisait étaient mordants : « Tu n'es qu'un invité dans ma maison », grondait-elle. « Pourquoi ne me fiches-tu pas la paix ? Vas donc soigner ta cervelle. » Au début de l'adolescence, je me sentais brisé, maladroit et je n'avais pas la moindre estime personnelle.

En ce qui concerne la religion, nous fréquentions l'église en famille à Noël et à Pâques (le reste du temps, je m'y rendais seul), et les seules fois où j'entendais ma mère évoquer Dieu à la maison lui servaient à justifier une règle ou une punition. Il n'y avait pas de bible chez nous. Rendez-vous compte : vous envoyez vos enfants dans une école catholique, sans être vous-mêmes croyants...

Au lycée, j'ai fréquenté les mauvais garçons et commencé à m'intéresser à la drogue et à l'alcool. Je suppose que je l'ai fait pour m'intégrer. Puis j'ai commencé à voler pour financer ma dépendance. A l'âge de dix-huit ans, j'avais déjà tenté de me suicider et j'avais été arrêté pour agression avec une arme. J'ai abouti dans un programme de désintoxication. Plus tard, j'ai rejoint la Marine, mais j'en fus expulsé après un test positif à la cocaïne...

Au plan relationnel ? La seule chose positive à laquelle je puisse songer, c'est de n'avoir jamais mis une femme enceinte. Mais j'ai menti, j'ai triché et j'ai volé pendant toute ma vie d'adulte. Je n'ai jamais payé de loyer, jamais versé d'impôts, jamais conservé de compte bancaire pendant plus de six mois. J'ai vécu à l'arrière de voitures, sur des bancs, dans le lit d'étrangers et à l'hôpital.

Je suis très mal à l'aise de l'avouer, parce que je me suis toujours dissimulé sous un très beau jour : mon intelligence, mon charme, mon air honnête. Dieu est peut-être encore en mesure de m'aimer, mais j'ai toujours redouté qu'en connaissant mon passé, les gens

prennent la fuite. La dernière chose dont j'ai besoin, c'est bien la douleur du rejet...

Tout le monde admet volontiers que le mal existe et qu'il est semblable à la peste mais, simultanément, tout le monde prétend qu'il peut être surmonté par cette vieille formule magique et religieuse : dites vos prières, restez à l'école et prenez vos vitamines. Comme si c'était là tout ce dont nous avons besoin !

Sandrine, assistante sociale auprès des jeunes, n'a pas grandi dans un foyer religieux. Ni son père ni sa mère n'ont abusé d'elle et, pourtant, le gouffre entre les promesses d'amour de son père et son abandon alors qu'elle n'avait que cinq ans lui a laissé des cicatrices indélébiles. Comme Robin, elle sait que peu importe la cause d'une relation familiale brisée, la situation débouche toujours sur l'écartement d'un enfant en faveur d'autres priorités, plus importantes pour les adultes. Elle sait aussi qu'il est parfois impossible de mentir à un enfant :

Ils nous installèrent tous les quatre sur le divan. J'avais cinq ans. Ils prononcèrent ce mot : divorce. Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il signifiait, mais je levai les yeux et je vis mon grand frère commencer à brailler. Alors je sus que quelque chose n'allait pas et je me mis aussi à pleurer. Nous sommes tous allés au lit et maman demanda à chacun d'entre nous avec qui nous voulions vivre. Bien entendu, nous ne comprenions pas vraiment la question, mais je me souviens qu'en la voyant entrer dans la chambre des garçons, j'avais très peur qu'ils soient séparés de nous. Ce fut un tel soulagement pour moi que nous restions ensemble.

Plus tard, cette nuit-là, en descendant chercher un verre d'eau, j'ai vu mon père quitter la maison une valise à la main, avec son réveil. Il m'a regardée et a dit : « Chérie, souviens-toi que papa t'aime », puis il est sorti. Ce souvenir est tellement vif. Il est sorti, tout simplement...

Aujourd'hui adulte, Sandrine ne montre aucun signe de la cassure qui l'anéantit enfant et la hanta au fil de son adolescence suicidaire. Elle a néanmoins pu utiliser son expérience à des fins positives puisqu'elle vient en aide à des dizaines de jeunes femmes chaque jour ; la douleur qui menaçait jadis de la détruire lui permet désormais d'offrir une aide que des adultes ayant connu une enfance heureuse ne pourraient peut-être pas apporter. Elle se demande encore parfois quelle est la signification de l'amour :

Comment comprendre qu'un père dise à sa petite fille, « Je t'aime », puis quitte la maison sous ses yeux ? J'éprouve même des difficultés à croire que mon mari m'aime vraiment...

Le souvenir le plus vif que je garde de mon enfance est ce vide terrible. Je faisais tout ce que je pouvais pour tenter de le combler, mais comme je ne pouvais le remplir de l'amour de mon père, je cherchais ailleurs.

J'ai perdu ma virginité à quatorze ans. C'était avec un type plus âgé que je fréquentais depuis quelques temps. Je cherchais visiblement quelqu'un pour me contrôler ou me dominer. Plus tard, il est devenu violent et ma mère l'a découvert. Elle a donc mis immédiatement un terme à notre relation. Le type m'a poursuivie pendant deux ans encore mais, d'une certaine façon, cela m'était égal : je me nourrissais de son attention. J'avais l'impression que quelqu'un se souciait vraiment de moi.

Au lycée, j'étais boulimique et je combattais d'autres problèmes. Je détestais être seule. Chaque fois que cela m'arrivait, je buvais sans limite et, une fois saoule, j'écrivais dans mon journal sans plus pouvoir m'arrêter. Je sentais toujours que mes craintes et mon insécurité avaient quelque chose à voir avec l'absence de mon père. J'ai pleuré, pleuré pour qu'il revienne, en lui demandant pourquoi il ne rentrait tout simplement pas à la maison... Aujourd'hui encore, c'est comme si j'attendais qu'il rentre chez nous.

Statistiquement, la séparation et le divorce sont depuis longtemps l'issue la plus probable d'un mariage, mais ils ne sont jamais les parenthèses légales qu'ils semblent être. C'est pourquoi (peu importe la nécessité d'un divorce) il est toujours bon de se rappeler à quoi il ressemble à travers les yeux d'un enfant, en particulier un enfant susceptible que ce traumatisme définisse tout son avenir émotionnel et psychologique.

Il est toutefois impitoyable (et inutile) de condamner les couples qui divorcent. C'est du moins l'avis d'Anne, une amie anglaise dont le père a quitté la maison lorsqu'elle était enfant : « Les adultes en crise sont désespérés et font ce qu'ils ont à faire. » Et même si Anne admet que les enfants paient généralement le plus lourd tribut au divorce, elle souligne que les adultes souffrent aussi. Elle rappelle également que la douleur provoquée par le divorce n'est pas forcément l'épilogue de toutes les histoires :

J'ai eu une très bonne maman et, même après avoir choisi de divorcer (l'unique option qu'elle pouvait discerner), elle m'est restée fidèle. Elle a sacrifié les joies de la maternité et travaillé à temps plein pour subvenir à mes besoins. Sa loyauté m'a permis de m'en sortir. Elle m'a consacré ses meilleures années : vingt et une au total.

Oui, le divorce traumatise toujours les deux partenaires et s'ils ont des enfants, il les traumatise également. Pourtant, d'après ma propre expérience, la décision de ma mère de placer mes propres besoins avant les siens m'a sauvée. J'ai ainsi reçu la possibilité de me remettre. Je suis toujours « en chemin », mais je sais que la pleine guérison et la restauration viendront.

Sans le témoignage de femmes telles que Sandrine et Anne, autrement dit sans le ressort de chacun des enfants qui surmontent les obstacles de l'hypocrisie et de l'échec des adultes, l'éducation

représenterait effectivement un défi fort peu encourageant. Grâce à elles, nous voyons toutefois que, même si nous pouvons être tentés de désespérer de nos erreurs passées, nous avons encore le droit d'espérer.

Sur la question des manquements parentaux et pour rappeler de manière plus générale la source de cet espoir, Malcolm X écrivit :

Les enfants nous enseignent une leçon que les adultes devraient apprendre : ne pas avoir honte de l'échec, mais se relever et essayer à nouveau. La plupart d'entre nous, adultes, se montrent si craintifs, si prudents, si circonspects et donc si réticents et si rigides... C'est pourquoi tant d'êtres humains échouent. La plupart des adultes d'âge moyen se sont résignés à l'échec.

De tous les parents que je connaisse qui ont été tenté de renoncer, aucun n'a connu plus de raisons justifiant l'abandon que Karim, un condamné à perpétuité dont j'ai suivi le cas pendant plusieurs années.

Karim fréquenta ce qui était à l'époque le lycée le plus meurtrier du pays en termes d'homicides. Son enfance prit fin à l'âge de six ans, dit-il, la nuit où il découvrit sa mère pendue au plafond de sa chambre. Plus tard, lui-même père d'un petit garçon de trois ans, déjà capable de faire la différence entre un pétard, un pot d'échappement et un coup de feu, il décida de partir pour la campagne. Il était fatigué des rues et désespéré de mettre un terme au cycle infernal du crime et de la pauvreté qui minait sa famille de génération en génération.

Quand j'entendis parler de Karim pour la première fois, il faisait les gros titres pour le kidnapping, le viol et le meurtre d'une petite

filles de huit ans. Karim vivait à seulement vingt minutes de chez moi et, dans les mois qui suivirent son arrestation, je lui rendis visite à la prison régionale. Nous sommes restés en contact depuis lors, bien qu'il purge à présent une peine à vie incompressible à des centaines de kilomètres.

Devant l'horreur indicible des crimes qu'il reconnaît avoir commis, Karim sera peut-être toujours submergé par la culpabilité, même si ses remords lui ont apporté une certaine paix. (Au cours de l'année dernière, il a changé à un point tel que les autres détenus ont commencé à l'appeler « révérend » et cherchent ses conseils). Mis à part sa culpabilité, il porte un autre fardeau, plus lourd encore : savoir qu'il est non seulement un meurtrier condamné, mais aussi un père dont l'échec le prive définitivement de l'opportunité d'élever ses enfants comme il l'avait rêvé jadis.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Il y a deux ans, le fils de Karim est entré dans l'école religieuse chapeautée par mon église. Depuis lors, il s'est épanoui sur le plan social, académique et autre. Mieux encore, les progrès du jeune garçon ont donné tant d'espoir à son père qu'il a cessé de se torturer sur le sort de sa famille et commencé à rattraper le temps perdu, même si son rôle de père se limite aux lettres et aux rares visites, et même s'il sait que le plus profond changement du cœur ne peut pas le faire sortir de prison.

Il y a quelques semaines, alors que j'entamais la rédaction de ce livre, le professeur de Karim junior me montra un poème écrit par le petit garçon sur son père. J'aimerais l'inclure ici :

Mon père est mon héros. Vous comprenez ?
Il me donne tout l'amour qu'il peut...

En danger

Mon père veut que j'étudie à l'école :
Il pense qu'apprendre, c'est vraiment bien.
Pour mon anniversaire, il m'a offert un vélo,
Il savait exactement ce que je voulais.
Chaque semaine, il m'écrit une lettre
Mon amour pour mon père ne cessera jamais...
Un jour, mon père et moi, nous verrons la neige des Rocheuses.
Nous trouverons de l'or, plus que nous pourrons jamais en tenir dans nos mains.
Nous le rapporterons à la maison pour maman :
« Regarde, maman, tout cet or ! »
Nous échangerons tout cet or pour ramener mon père à la maison...
Même si je ne vois plus jamais mon père,
Mon père sera toujours mon meilleur ami.

On dit que ce sont les rêveurs et non les individus terre à terre qui changent le monde. Si ce cliché paraît galvaudé, c'est uniquement parce que nous lui avons donné cette connotation. A travers leur regard rempli d'espoir, les enfants ont vraiment le pouvoir de transformer la réalité. Il est vrai que leur naïveté a peut-être besoin de s'atténuer en grandissant, mais nous ne devons jamais les priver de leur optimisme ni rabattre leur joie. Il est capital d'affirmer l'importance des désirs d'un enfant. Peu importe à quel point ils peuvent paraître irréalistes à nos yeux d'adultes, le monde a désespérément besoin de leurs rêves.

Chapitre 6

La solution de facilité

Il existe deux principaux péchés humains, dont dérivent tous les autres : l'impatience et l'indolence.

FRANZ KAFKA

Demandez à quiconque de vous citer les principaux dangers menaçant les enfants aujourd'hui et vous obtiendrez probablement une liste prévisible : absence de foyer, malnutrition, manque d'éducation, insuffisance des soins ; autant de périls bien réels. Cependant, plus je travaille avec les enfants, plus je m'inquiète d'une autre lame de fond tout aussi dangereuse : l'évitement. Appelez-le comme vous voudrez : convenance, déni ou entêtement, mais ce qui caractérise le plus l'éducation, c'est l'habitude persistante de tourner le dos aux questions les plus ardues, pour nous contenter de réponses qui nous replongent dans notre torpeur.

Si l'être humain est naturellement porté à choisir la solution la moins douloureuse à un problème, cette approche est rarement saine pour élever un enfant. Evidemment, l'idée même qu'être parent pose « problème » est déjà négative, car après tout, élever

les enfants que nous mettons au monde devrait être un privilège et une joie. De moins en moins de parents envisagent pourtant leurs responsabilités naturelles en ces termes positifs. Il en résulte que la paternité n'est plus un devoir naturel, mais bien une mission que les gouvernements doivent contraindre les hommes à remplir ; que la maternité est à la fois critiquée et considérée comme le sacrifice suprême, tandis que l'amour (désormais réduit à la notion de « lien ») se définit comme une aptitude ou un art susceptible d'être enseigné.

Depuis les revues consacrées à l'éducation jusqu'aux ouvrages les plus populaires, la morale est toujours la même : les enfants sont mignons, certes, mais les élever est une tâche ingrate. Voilà pourquoi les magazines conseillent toujours aux couples de s'esquiver pour un dîner romantique, pour des vacances ou de longs week-ends en tête à tête. Ne vous demandez surtout pas comment les enfants s'inscrivent dans ces projets : ils sont rarement de la partie, ce qui est triste parce qu'en réalité, ce sont les heures que nous passons avec nos enfants quand ils grandissent qui resteront plus tard certains des moments les plus heureux de notre mariage. Quant aux luttes, aux périodes difficiles et aux sacrifices, ils sont tout aussi instructifs et essentiels. Les bons souvenirs donnent du bonheur, mais ce sont les moments pénibles qui fortifient vraiment les relations et tempèrent les liens trop étouffants.

Pourquoi discernons-nous si rapidement les obstacles et les problèmes posés par l'éducation de nos enfants et en oublions-nous si aisément les joies ? Pourquoi sommes-nous si prompts à nous préserver contre la douleur et si réticents à admettre le travail pénible qu'entraînera, nous le savons, l'éducation d'un

enfant ? Pourquoi désespérons-nous tant d'éviter les aspects difficiles de l'éducation et ignorons-nous tant les façons dont elle peut nous aider à grandir ? Claire, l'une des membres de mon église, remarque :

C'est peut-être parce que notre génération n'a jamais vraiment grandi. Beaucoup d'entre nous cherchent encore le partenaire idéal, la voiture idéale ou tout autre type de bonheur insaisissable. Nous ignorons ce que signifie faire des sacrifices, se donner avec désintéressement, sans obtenir la reconnaissance adéquate. Je ne suis pas sûre qu'on nous l'ait jamais demandé...

De toute évidence, tout le monde n'est pas dans la même galère. Des tas de parents se sentent comme Jeanne, une autre membre de mon église, mère de cinq enfants, qui déclare :

Je pense que la maternité est la plus noble de toutes les tâches, parce qu'il est impossible de la vivre à sa guise ou de la tailler selon ses préférences. Il faut être prêt à renoncer à tout si vous embrassez cette voie : votre temps, vos nuits réparatrices, vos loisirs, votre entretien physique, votre beauté et tous les petits plaisirs privés que vous jugiez sans doute comme autant de droits, depuis les dîners tardifs jusqu'aux bains interminables le week-end, en passant par les excursions et les courts séjours dépayésants... Je ne dis pas qu'il vous sera désormais impossible d'en profiter mais, si vous avez l'intention d'avoir des enfants, vous devez, pour leur accorder la première place, être prêt à renoncer à tous ces plaisirs.

Aux yeux de nombreuses femmes, en particulier dans les pays sous-développés, l'idée de renoncer à ces « droits » ressemble fort peu à un sacrifice, car ce sont là autant de pièges inhérents au confort, des pièges que seuls les individus jouissant d'un niveau de vie élevé peuvent connaître. Et même si notre propre richesse

nous permet de considérer ces privilèges comme des « droits », il n'est pas inutile de s'en rappeler. Nous ne devrions pas davantage oublier qu'en nous soulageant de presque toutes les corvées qui incombaient jadis à nos grands-parents (depuis la découpe du bois et le labourage jusqu'à la corvée du feu et l'eau puisée à l'extérieur), les progrès technologiques nous ont soustraits non seulement à l'inconfort d'un travail harassant et à d'interminables attentes, mais également à une certaine formation de caractère. En effet, la signification du labeur ne nous est plus du tout familière ; nous ne pouvons donc plus transmettre cette valeur à nos enfants.

Pendant mon enfance, le travail physique intensif faisait partie de la vie quotidienne et les corvées ne manquaient pas. Nous n'avions pas de plomberie intérieure, ni de chauffage central et, pendant de nombreuses années, pas d'électricité. Les repas étaient cuits sur un feu ouvert et il y avait toujours du bois à découper et à empiler, et de l'eau à porter. L'herbe était coupée à la machette ; elle était drue, lourde et haute, en particulier après la pluie. Pendant mon adolescence en particulier, je ne cessais de grommeler sur ces interminables corvées, mais mes parents n'avaient aucune pitié. Rétrospectivement, je leur suis reconnaissant. Je comprends désormais combien leur insistance m'enseigna la discipline personnelle, la concentration, la persévérance et la capacité d'aller jusqu'au bout, autant de vertus indispensables pour devenir papa à mon tour.

Peu de parents à ma connaissance portent encore de l'eau, mais ils se leurrent en pensant que l'éducation d'un enfant n'est pas un travail pénible. Prenons la discipline, par exemple : tenir bon avec fermeté et cohérence contre la volonté d'un enfant, peut

souvent s'avérer ingrat. Il est toujours plus facile de laisser aller les choses. Pourtant, le parent qui préfère son confort à l'effort d'imposer son autorité découvre, tôt ou tard, que le problème ne fait que croître.

L'éducateur allemand Friedrich Wilhelm Foerster, un ami de mes grands-parents, avait coutume de raconter l'anecdote d'un général anglais qui tourna et tourna encore au coin d'une rue jusqu'à ce que son étalon têtû prit enfin le virage comme il lui avait enseigné. « Ne jamais renoncer jusqu'à ce que la bataille soit gagnée », dit-il après la dix-neuvième tentative, quand l'animal se comporta enfin comme il le souhaitait. Aussi exaspérant que l'incident dut être, sa leçon est essentielle pour chaque parent.

Parfois nous contournons une question difficile simplement parce que nous nous sentons trop épuisés pour l'affronter. D'autres fois, notre réticence est liée à notre culpabilité : pourquoi être sévères avec nos enfants alors que nous avons commis les mêmes erreurs ? Il nous arrive aussi d'être aveuglés par la pitié, quand nous tentons d'adoucir les choses pour éviter de blesser. De tels raisonnements entraînent rarement des conséquences immédiates, alors nous les oublions, nous les ignorons ou nous les noyons dans nos discours. Ils auront pourtant toujours des répercussions, qui peuvent parfois s'avérer horribles. Béatrice, l'une de nos amies, rapporte cet exemple classique :

L'une de mes amies, Catherine, tenta de se suicider à trois reprises au lycée. Sa famille l'emmenait toujours d'urgence à l'hôpital et demandait un lavage d'estomac (elle prenait des pilules chaque fois) et elle ne tardait jamais à rentrer à l'école. Ils ne l'ont jamais vraiment aidée... Les parents de Catherine avaient divorcé quelques années auparavant, puis s'étaient remariés, et aucun de ces couples

reformés ne la désirait vraiment. Elle leur rappelait constamment leur passé, alors qu'ils voulaient tourner la page et poursuivre leur existence. Elle ne cadrait pas dans leurs projets d'avenir.

Paul, un autre ami, souffrait d'une angoisse similaire. Enfant illégitime, il grandit sans père et, tandis que sa mère tentait de le protéger en évitant le sujet, son silence finit par faire de sa vie un enfer.

J'ai grandi avec ma mère. Je posais parfois des questions sur mon père. Maman me montrait alors une photographie et me disait combien il était intelligent, beau et audacieux et combien il aurait voulu vivre avec nous. D'autres avaient cependant davantage besoin de lui. Je n'ai jamais vraiment insisté. Je devinais peut-être qu'il était difficile pour elle d'en parler. Au fil des années, je suppose que je me suis façonné une certaine image de mon père : le héros de bande dessinée, l'aventurier courageux toujours en mission, sauvant les personnes en détresse.

A l'âge de quatorze ans, j'ai découvert par hasard qui était mon père et où il vivait. J'ai aussi découvert qu'il était marié depuis presque quarante ans, mais pas à ma mère. C'est étrange de le comprendre à présent, mais je ne crois pas avoir jamais pensé que mon père puisse aussi être le père d'autres enfants ou que je puisse être « illégitime ». Dans le cas contraire, je n'ai certainement jamais affronté cette idée... Je n'ai jamais parlé de mes sentiments à ma mère ; j'ai laissé la blessure s'infecter. Bientôt, mon père imaginaire se transforma en méchant. Je le détestais. Je commençais à en vouloir à quiconque se montrait gentil envers moi, car je savais qu'il avait seulement pitié du pauvre petit bâtard...

Je me suis enfui de la maison. J'étais déterminé à m'affirmer sans l'aide de personne, mais j'ai seulement réussi à fuir d'un endroit à l'autre. J'ai commencé à me droguer et j'ai évité la prison de justesse grâce à l'intervention d'un ami... J'ai traversé d'autres mauvaises passes dont j'ai réussi à m'extirper, mais généralement, je m'enfuyais

quand les choses tournaient mal. Je ne pouvais tout simplement pas affronter mes erreurs. Un jour, j'ai été drogué à mon insu et je ne me suis pas présenté à mon travail. Je me suis senti tellement honteux que j'ai simplement quitté la ville. Je n'y suis jamais revenu pour affronter mon patron. J'étais constamment en fuite parce que je gâchais toujours tout et qu'il était impossible pour moi de rester et d'essayer d'arranger les choses.

Partout où j'allais, j'étais attiré par des lieux de rencontres homosexuelles. Je ne cherchais pas de relation durable, mais seulement un plaisir sexuel anonyme, et si les choses devenaient sérieuses, je m'enfuyais à la hâte.

Après quelques années à ce régime, je me suis un peu calmé. Je suis allé à l'école, j'ai obtenu un diplôme, je me suis marié et je suis devenu un citoyen honnête. Mais tout n'était qu'apparences. J'essayais encore de fuir mon passé, tout comme mes parents avant moi... Cela ne fonctionnait pas. Ma femme pensait que j'étais sincère, mais je fréquentais encore les sex-shops en douce et je consommais de la drogue en cachette.

Pendant tout ce temps, je désirais seulement être aimé, même si je n'ai jamais osé donner à quiconque une chance de vraiment me connaître...

Les récits de Catherine et Paul montrent tous deux que la raison pour laquelle nous écartons un problème ou détournons le regard importe peu. Dans un cas, le problème était l'absence d'amour et, dans l'autre, le désir compréhensible d'une mère de protéger son fils de la honte. Quant aux résultats, ils furent fondamentalement identiques : la confrontation fut évitée, mais pas la souffrance, qui s'en trouva d'autant plus aggravée.

Même quand nous acceptons de relever le défi qui se présente sur notre chemin, nous évitons souvent de l'affronter carrément. Si une réponse facile n'est pas mauvaise en soi, la réparation de

fortune est rarement la meilleure solution. En réalité, la solution la plus commode pourrait bien dissimuler les plus graves dangers, mais, au pays du micro-ondes, des cartes de crédit, des solariums et des chaînes câblées, cet avertissement n'est pas très populaire.

Personne ne peut nier que cinq minutes au drive-in suffisent à remplacer une heure aux fourneaux, mais nous ne pouvons pas non plus prétendre à l'innocence devant le taux d'obésité ahurissant parmi les enfants des deux côtés de l'Atlantique. Ceux d'entre nous dont la télévision multiplie les prestations de baby-sitter gratuite ne devraient pas davantage s'étonner si leurs enfants sont accros aux ordures stupides qu'elle déverse, s'ils jugent la lecture barbante et insistent pour que nous leur achetions les dernières marques à la mode. (Mes enfants ont été élevés dans un foyer sans télévision et ils ont tous choisi de perpétuer la tradition chez eux).

Si les circonstances comme l'ignorance ou la pauvreté sont souvent évoquées pour expliquer les mauvais choix des parents (concernant l'alimentation, par exemple), même la meilleure des explications ne peut sauver un enfant des conséquences. Quel que soit le cas, le problème n'est jamais exclusivement financier : les parents bien éduqués et fortunés sont tout aussi négligents que les moins privilégiés.

D'après Jennifer, enseignante dans une école maternelle d'un quartier riche, même les professionnels salariés sont trop pressés pour veiller aux besoins les plus fondamentaux de leurs enfants :

La plupart des enfants dont je m'occupe proviennent de foyers aisés. Difficile dès lors d'imaginer qu'ils ne prennent pas de petit déjeuner. Il est pourtant très fréquent qu'ils arrivent à la garderie complètement affamés.

Parmi eux se trouvait une petite fille de trois ans qui recevait un peu de chocolat en guise de petit déjeuner, puis à nouveau un peu de chocolat pour le dîner. C'est tout ! Sa mère est pourtant cadre et gagne très bien sa vie. La petite avait déjà le ventre rebondi et absolument aucune énergie...

J'ai parlé à ses parents, mais rien n'a changé. Aujourd'hui, les médecins ont diagnostiqué chez elle un déséquilibre du taux de sucre. Elle continue à souffrir des conséquences de sa maladie, notamment la léthargie, les gonflements et les cernes sous les yeux. Elle manifeste très peu le désir d'apprendre et cherche constamment à se faire cajoler. J'en ai le cœur brisé...

J'entends de plus en plus de mères soupirer : « J'ai hâte d'être lundi. » Il semble que passer du temps avec leurs propres enfants pendant un week-end « entier » soit à la limite de leurs forces. Elles ont choisi leur style de vie et elles sont déterminées à le conserver, mais les enfants ne se sentent pas désirés. Ils sont en colère et frustrés parce qu'à mon avis, ils sont amenés à culpabiliser pour vouloir passer du temps avec leurs parents.

L'enfance elle-même est progressivement devenue une phase suspecte. Peu importe que les bambins soient poussés à culpabiliser, les enfants de tout âge et toute classe sociale sont bridés sur les terrains de jeux et en classe, non pas parce qu'ils sont ingérables ou grossiers, mais simplement parce qu'ils se comportent comme des enfants.

Il existe une multitude de moyens par lesquels les enfants sont les victimes de notre dépendance envers la facilité et le contrôle. Le plus choquant de tous est le grand nombre d'abus commis à l'encontre des enfants, non pas par des étrangers ni même des criminels avérés, mais simplement par leurs propres parents et responsables, des gens « normaux » qui agressent parce que les choses ne vont pas comme ils le voudraient.

Tout aussi effrayant est le nombre d'avortements sollicités par des femmes qui veulent mettre un terme à leur grossesse, non pas parce qu'elles ne désirent pas l'enfant, mais parce que leur grossesse entrave d'autres projets. D'après un article paru en 1996 dans le *British Medical Journal*, les comportements sont tels dans certains pays d'Europe que des femmes choisissent d'avorter simplement parce que la naissance prévue de leur enfant contrarie leurs projets de vacances.

Aussi incroyable qu'une telle attitude puisse paraître, elle n'est pas entièrement inexplicable. Comme Foerster le souligne dans un ouvrage de référence sur l'éducation, les commodités de la « civilisation » contemporaine ont à ce point matelassé l'existence que beaucoup de gens ignorent comment affronter ce qui leur coûte. Confrontés à l'imprévisibilité de la vie (sans parler de la douleur, la souffrance, le dur labeur ou les sacrifices), ils succombent impuissants « comme sous de violents coups... Ils ignorent quoi faire de la frustration, comment la rendre constructive, et l'envisagent uniquement en termes d'oppression et d'irritation. » Si ces sentiments, poursuit-il, apportaient précisément aux générations passées les expériences grâce auxquelles les individus apprenaient à maîtriser les défis de la vie, ils suffisent souvent désormais « pour expédier la personne moderne et déracinée dans une institution mentale. » Ou, comme nous l'avons vu, dans des prisons et des cliniques d'avortement.

Vu l'état lugubre de la culture décrite ci-dessus, être parent au 21^e siècle exigera manifestement beaucoup d'efforts. Mais pourquoi cette perspective devrait-elle nous effrayer ? Tant que nous fuyons les responsabilités (qui ne disparaissent pas pour autant),

non seulement nous gaspillons les moments les plus édifiants de l'éducation d'un enfant, mais nous nous privons également de ses joies les plus profondes. Si mes propos ressemblent à un excès d'imagination, écoutez Christophe, un ami qui perdit définitivement l'habitude d'adopter la solution de facilité quand un accident d'avion le paralysa de la poitrine jusqu'aux pieds :

Malgré l'accident, j'ai eu la chance d'entrer à l'école de droit... et après avoir décroché mon diplôme, mon épouse Carine et moi avons déménagé pour être près de mes parents. Nous savions que nous n'aurions jamais de famille à nous. Puis Carine, qui a toujours éprouvé beaucoup de compassion à l'égard des enfants à risque, découvrit que notre région rencontrait un sérieux besoin de familles d'accueil. Après quelques recherches, nous avons compris que nous pourrions fonder une famille après tout. Nous avons décidé de commencer avec deux enfants... Aujourd'hui, nous avons adopté les deux enfants avec lesquels nous avons commencé, plus trois autres, et nous accueillons également deux autres enfants que nous espérons adopter aussi.

Nous sommes toujours étonnés par la réaction des gens face à notre situation. Indépendamment de mon handicap, les gens pensent de toute manière que nous sommes fous. Nous préférons toutefois passer pour des excentriques et avoir des enfants qu'être ce que la société qualifie de normal... En réalité, ce sont les réactions que nous déclenchons qui sont insensées. D'un côté, tout le monde reconnaît à quel point le monde est devenu hostile pour les enfants et, de l'autre, très peu se montrent prêts à changer leurs habitudes pour que les enfants s'intègrent mieux dans leur vie. Nous sommes si prompts à pointer le doigt vers les autres et pas vers nous.

Les gens se plaignent constamment de leurs problèmes et des difficultés rencontrées avec leurs enfants, mais combien de fois ces problèmes ne sont-ils pas provoqués précisément par leur manque de disponibilité, leur surmenage, leur égoïsme ? Combien de fois

En danger

refusent-ils de se laisser déranger ? Discipliner, former et soigner un enfant n'est pas chose aisée. C'est pourtant la plus salvatrice des missions... C'est vrai, il y a des jours où nous sommes à bout de forces, où nous ne savons plus quoi faire, mais un petit enfant peut tout remettre en perspective.

A mes yeux, élever un enfant est la meilleure des aventures, même si ses fruits n'en seront récoltés qu'à la prochaine génération. Quelle en est la satisfaction ? Je préfère laisser les gens répondre à cette question pour eux-mêmes.

Chapitre 7

Vive les enfants difficiles !

Je suis convaincu qu'il se trouve dix fois plus de bien que de mal dans un enfant et, à propos du mal, attendons de voir.

JANUSZ KORCZAK

Dans une culture grouillant de parents extrêmement compétitifs, il est facile de trouver des adolescentes reines de beauté et des enfants surdoués, des informaticiens en herbe et de minuscules stars du tennis. De nos jours, les modèles qui sourient sur le papier glacé des magazines sont souvent des lycéennes, tandis que des adolescents hommes d'affaires font les gros titres en achetant et vendant des actions sur Internet.

Comme toute tendance, celle-ci possède toutefois un revers de la médaille qui ne fait pas les gros titres et engendre des conséquences qui ne prêtent pas à sourire. Ce sont les statistiques inquiétantes relatives au taux d'abandon dans les lycées, au taux de suicide des adolescents, aux résultats scolaires insatisfaisants et à la délinquance juvénile. C'est la douleur silencieuse des obèses, des maladroits, des handicapés et des lents. C'est l'épidémie

d'hyperactifs, de drogués, de jeunes sous médicaments et de dépressifs. Et, tout en bas de la liste, c'est l'enfance traumatisante de ceux qui manquent d'amour, d'espoir et d'encouragement, non pas parce qu'ils sont déficients, mais simplement parce qu'on les a convaincus qu'ils étaient des perdants.

Toutes les familles ont leur vilain petit canard et c'est tellement vrai que nous en avons tous connu au moins un. Chaque famille, chaque classe possède le sien : ce frère ou cette sœur, ce garçon ou cette fille, qui a toujours des ennuis, qui dépasse les bornes, qui embarrasse les plus studieux, qui ne cadre jamais vraiment. Cet enfant au sujet duquel les enseignants s'interrogent le plus et les parents ont le plus d'insomnie.

Peu importe à quel point le phénomène est naturel, être inadapté n'est jamais facile. C'est du moins ce qu'explique Diane, qui a souffert d'être montrée du doigt et rejetée pendant des années :

Même lorsque j'étais enfant, je disais toujours exactement ce que je pensais, bien que cela soit rarement apprécié. Si quelqu'un avait un défaut sur le visage ou si ses bas ne s'accordaient pas à sa robe, s'il boitait ou reniflait, s'il avait un tic nerveux, je ne manquais jamais d'en faire la remarque. Si je voyais un adulte qui avait l'air déprimé, je lui demandais ce qui n'allait pas. Et bien sûr, j'étais toujours réprimandée...

Je suis reconnaissante qu'une grande partie de mon enfance soit désormais effacée de ma mémoire, mais je n'oublierai jamais le sentiment d'être la brebis galeuse, toujours plongée dans les difficultés et toujours accusée de créer des problèmes.

A l'école, un établissement privé, je volais, je trichais et je mentais. J'étais souvent seule et quand je me sentais agressée, je pouvais me montrer très vilaine, mais j'étais aussi très peu sûre de moi. L'étiquette de « celle qu'il fallait surveiller », m'a été collée très

tôt, par un enseignant en particulier, et ne m'a pas aidée. Cette réputation me suivait partout où j'allais et poussait les gens à supposer que j'étais toujours sur le point de faire une bêtise. A l'école, les remplaçants recevaient toujours pour consigne : « Vous devez vous méfier d'elle, c'est pourquoi elle se trouve au premier rang. » J'étais aussi constamment choisie pour des punitions que personne d'autre dans la classe ne semblait assez méchant pour mériter. Je mentais pour éviter les ennuis, puis j'étais percée à jour et je mentais encore.

Très vite, chaque professeur sembla savoir à quel point j'étais méchante et, bientôt, même mes camarades de classe me traitèrent différemment. Heureusement, il y avait Louise, une fille trisomique, qui m'aimait telle que j'étais, me parlait et me traitait avec respect ; jamais je ne l'oublierai.

Quant à mes propres parents, ils étaient frustrés par mes mauvais bulletins et se rangeaient généralement du côté de l'école. Après tout, ils avaient travaillé dur pour m'inscrire là-bas. Je ne me souviens pas d'avoir reçu le moindre baiser ou toute autre marque d'affection pendant ces années. Cette période ne fut qu'une succession de longues conversations orageuses.

Quand j'ai quitté l'école primaire, j'avais renoncé à tout espoir à mon sujet. Et pourquoi pas ? Personne d'autre ne semblait croire en moi. J'étais frustrée, mais je me blindais contre toute émotion et je finis par devenir une pierre vivante. J'ai été incapable de pleurer pendant des années. Simultanément, je souffrais en permanence d'indigestions et de diarrhées nerveuses. J'étais une épave émotionnelle.

En considérant mon enfance avec recul, je suis certaine de ne pas être innocente. J'étais probablement une enfant difficile à maints égards. Toutefois, un enfant devrait-il jamais sentir qu'on a perdu tout espoir à son sujet ou être traumatisé au point de désespérer ? Tout enfant n'a-t-il pas le droit de sentir qu'au moins une personne croit en lui, persuadé que la situation peut évoluer ? Je garde cet

espoir personnellement, bien que je n'en sois pas absolument certaine. Il y a peu de temps, je rencontraï par hasard une ancienne camarade de classe qui parut honteuse de me revoir. Quand je lui demandai pourquoi, elle prit un air embarrassé, puis me confia qu'après toutes ces années, elle se souvenait encore des mises en garde de sa mère à mon encontre.

Les ennuis d'une femme comme Diane peuvent sembler négligeables en comparaison d'abus physiques ou sexuels, mais ce n'est pas le cas. Comme le démontre son histoire, le poids d'une étiquette négative peut se révéler tout aussi écrasant pour un enfant. Quoi qu'il en soit, la souffrance émotionnelle d'un enfant n'est jamais insignifiante. Tellement vulnérables et dépendants des adultes qui les entourent, les enfants sont, d'après mon expérience, beaucoup plus sensibles à la critique qu'on l'imagine et beaucoup plus facilement anéantis. Même si leur capacité naturelle d'oublier et leur incroyable capacité de pardonner soulagent la plupart des enfants de ce qui continuerait à miner un adulte, leur assurance personnelle peut facilement se trouver anéantie par une accusation injuste, une remarque blessante ou une conclusion hâtive.

Même quand nous n'étiquetons pas un enfant, nous pouvons inconsciemment le cataloguer, ce qui peut s'avérer tout aussi néfaste, parce que notre attitude à son égard s'en trouve influencée. Nous le faisons plus souvent que nous en avons conscience, parfois même sans connaître la moindre chose de l'enfant en question. Gary, un vieil ami anglais, emmena récemment sa classe en voyage en Irlande du Nord et se souvient :

Cela s'est passé à Belfast. Je me trouvais à côté de notre bus et je tentais de maintenir les garçons et les filles du quartier à l'écart du véhicule, mais en vain. Ces gamins étaient tellement excités que

notre bus se soit arrêté dans leur rue qu'ils grouillaient littéralement tout autour de nous. J'ai fini par m'irriter et par vouloir les chasser. Alors, une femme sur le trottoir est venue jusqu'à moi. Elle s'excusa pour la façon dont les enfants réclamaient de monter à bord du véhicule et dit qu'elle comprenait ma réaction. Puis elle me parla des enfants : « Ces deux garçons là-bas ont cinq et huit ans. Leur père s'est pendu il y a deux semaines. Celui-là n'a jamais eu de père et ce petit garçon par là, son père est en prison depuis des années. Personne ne prend grand soin d'eux. » J'en eus le souffle coupé. J'étais là, à dénigrer une bande de galopins des rues et à les traiter comme des fauteurs de troubles, alors qu'ils étaient en réalité victimes de la pire des négligences...

Chaque fois que nous jugeons un enfant, nous avons omis de voir en lui une personne à part entière. C'est vrai, il est peut-être nerveux, timide, obstiné, lunatique ou violent ; nous connaissons peut-être ses frères et sœurs ou son contexte familial, ou nous pensons reconnaître en lui certains traits familiaux. Se concentrer sur un aspect quelconque d'un enfant, en particulier une facette négative, revient toutefois à l'enfermer dans une boîte dont les limites ne sont pas forcément déterminées par la réalité, mais seulement par nos propres attentes. Et le cataloguer en conséquence, c'est oublier que son destin n'est pas placé entre nos mains. C'est également limiter son potentiel et donc l'individu qu'il deviendra.

Comparer les enfants entre eux (les nôtres ou ceux des autres) est tout aussi néfaste que vouloir les étiqueter. Chaque enfant est manifestement différent. Certains semblent systématiquement avoir de la veine, tandis que d'autres rencontrent sans cesse des difficultés. L'un rapporte d'excellentes notes à la maison, tandis que l'autre est toujours le dernier de la classe. L'un est doué et

populaire, tandis que l'autre, quels que soient ses efforts, multiplie les problèmes et se voit négligé. Les enfants doivent apprendre à accepter cette dure réalité de la vie mais, en tant que parents, nous devons aussi assumer notre part de travail et éviter de manifester du favoritisme ou de comparer nos enfants à d'autres. Par-dessus tout, nous devons nous interdire de les pousser à devenir ce que leur caractère propre et unique ne leur permettra jamais d'atteindre.

Les capacités d'un enfant ne devraient jamais être étouffées ou ignorées, mais il peut également être dangereux de les encourager activement. Il n'est pas facile d'orienter un enfant rendu exagérément conscient de ses talents et, si son orgueil résulte de la flatterie, la tâche est encore plus ardue. Ajoutez à cela une estime personnelle excessive, presque toujours acquise au détriment des autres, et vous obtenez un enfant qui pourrait bien éprouver de grandes difficultés à s'entendre avec ses pairs.

Il en va de même pour l'attention supplémentaire et le favoritisme subtil accordés aux enfants dont la beauté physique, le sourire rayonnant et le caractère enjoué leur permet de survoler l'enfance. Comme mon grand-père avait coutume de le dire, de tels enfants ont reçu une « malédiction dorée » : la dangereuse illusion que tout le monde les ayant toujours préférés dans l'enfance, les adultes les traiteront de la même façon.

Louise, une voisine âgée, enseignante à la retraite, connaît très bien la peine ainsi infligée aux enfants :

La flatterie a exercé une influence dévastatrice sur ma vie. Quand j'avais cinq ou six ans, je me revois en promenade dominicale avec mes sœurs, ma mère et deux tantes. Les enfants coururent

joyeusement en avant, mais je ralentis bientôt le pas pour écouter la conversation des grandes personnes. J'avais entendu mon nom. En écoutant, mon cœur se gonfla d'orgueil : elles parlaient de mes talents et de mes dons, et l'une d'entre elles m'appela même « cette merveilleuse enfant. »

Je n'oublierai jamais cette conversation ! Le mal était fait. J'avais désormais une certaine image de moi, et je devais travailler dur pour la maintenir, même quand ma vie commença à se désagréger. Je ne pouvais être moi-même et je devins plutôt ambitieuse, malhonnête et retors. En y songeant aujourd'hui, je vois qu'à partir de cet instant, je ne fus plus une enfant...

Korczak souligne que nous devons veiller à ne pas confondre « enfants difficiles » et « enfants mauvais » et étouffer ainsi « les choses qui modèrent leur humeur, qui constituent la force motrice derrière leurs exigences et leurs intentions, et forgent leur volonté et leur liberté. » Il met aussi en garde contre le fait de comparer un enfant « facile » à un enfant « bon » :

Le bon enfant pleure très peu, il dort toute la nuit, se montre confiant et jovial. Il se comporte bien, il est agréable, obéissant et bon. Mais nul ne songe qu'en grandissant, il pourrait devenir indolent et stagner dans la vie.

Nous ne devrions pas non plus oublier qu'élever un « bon » enfant est un but des plus vagues, notamment parce que la frontière entre instiller l'intégrité et engendrer la suffisance est très mince. Comme le souligna l'éducateur Thomas Lickona, avoir des problèmes peut finalement apparaître vital dans la construction du caractère d'un enfant :

Il faut encourager l'obéissance, mais il ne faut pas étouffer l'indépendance. Il est sagement dit que chaque enfant devrait avoir

la confiance de mal se comporter parfois. Laisser aux enfants l'espace d'être moins que parfaits est important... Le « petit ange » ne fera pas nécessairement un adulte indépendant et plein de ressources.

Si la louange excessive peut nuire à un « bon » enfant, les comparaisons négatives qui laissent un autre convaincu d'être « mauvais » peuvent devenir carrément dévastatrices. En effet, en comparant les qualités du « mauvais » enfant avec celles du « bon », nous lions son estime personnelle à sa capacité d'être à la hauteur d'un autre et nous l'enfermons donc dans un cycle de frustration permanente. Au pire, un tel traitement peut mener à une dépression, comme dans le cas que m'a récemment rapporté Françoise, une amie qui travaille dans une grande clinique psychiatrique :

Un jour, je fus appelée pour voir Michaël, âgé de onze ans, dans le quartier réservé aux enfants atteints de handicaps profonds et multiples. Autiste profond d'après les diagnostics, Michaël avait toujours oscillé entre le retrait complet et les éclats violents. Désormais, la violence semblait toutefois augmenter et le personnel se demandait si ce changement deviendrait permanent.

Comme l'indiquait la procédure normale, je passais plusieurs séances à simplement observer Michaël et ses habitudes, prenant des notes rigoureuses sur ses activités, ses réactions, etc. C'était un cas remarquable, parce nous n'observions pas souvent des modèles aussi clairs de stimuli et de réaction, même chez des enfants moins gravement atteints. C'était d'autant plus surprenant de l'observer chez un enfant considéré comme complètement coupé du monde extérieur. Dans certains cas, Michaël était manifestement capable de communiquer, de réfléchir logiquement et de réagir avec maîtrise.

Au premier abord, je partageai prudemment mes observations avec le personnel. Personne n'aurait pu croire qu'un enfant avec des capacités d'apprentissage « normales » ait pu aboutir dans un tel service. Nous avons alors entamé plusieurs mois de diagnostic

approfondi, y compris une visite dans la famille de Michaël. Cette visite restera toujours l'un de mes pires souvenirs.

Le père de Michaël, pharmacien, se montrait extrêmement fier du frère aîné de Michaël, un enfant modèle avec un développement plus rapide que la moyenne. Quand Michaël accusa un retard de langage (en comparaison de son aîné), le père l'inscrit immédiatement à une thérapie. La même erreur se répéta au fil des années : une comparaison constante avec le frère aîné et des thérapies intenses dans un effort désespéré d'amener Michaël au niveau attendu. Michaël se rebella de plus en plus contre ces attentes et la thérapie, et se renferma progressivement sur lui-même. Ses éclats violents visaient indubitablement à défendre son droit d'être lui-même et n'étaient pas des signes d'agressivité gratuite. Après un week-end particulièrement violent, les parents firent néanmoins appel à une assistance médicale parce qu'ils ne pouvaient plus gérer la situation. Michaël fut donc amené à la clinique à l'âge de huit ans et ne l'a plus jamais quittée.

Cette situation est tragique, mais rien ne put convaincre les parents de Michaël qu'il existait un espoir réel dans son état. Même pendant notre conversation, ils le comparèrent constamment avec son frère. Ils n'étaient plus capables de voir Michaël en tant qu'individu distinct. J'ai dû me résigner au fait que Michaël ne rentrerait jamais chez lui. Le mieux que nous puissions faire, c'était organiser son transfert dans une autre section de la clinique où il recevrait une thérapie et de l'attention.

Je me demande souvent aujourd'hui combien d'enfants souffrant de problèmes émotionnels manifestent simplement une réaction saine contre les pressions qui leur sont imposées par leurs parents...

Même si le nombre d'enfants abusés aussi gravement est réduit, l'histoire de Michaël met en garde chaque parent : vos enfants ne sont pas votre propriété et toute tentative visant à les rendre

« performants » ou « à la hauteur » finira tôt ou tard par les détruire. L'issue sera peut-être moins dramatique, mais le fait de saper la confiance d'un enfant reste grave. A mon avis, cette attitude n'est pas très différente de ce que les Allemands appellent « Seelenmord » : le meurtre de l'âme.

La pression constante, de quelque nature qu'elle soit, finit toujours par briser un enfant et, dans ce cas, l'issue peut prendre la forme de la violence, non seulement émotionnelle mais aussi physique. Il suffit de voir la vague de tueries qui a balayé les écoles et les lycées américains ces dernières années. Dans l'un de ces cas, le tueur (un enfant) était harcelé par sa mère au sujet de son excès de poids ; dans deux autres cas, les tueurs se sentaient constamment comparés à leurs frères et sœurs populaires et sportifs. Et même si de telles racines de détresse ne peuvent expliquer ni justifier ces horribles crimes, elles ne s'inscrivent pas moins dans le contexte et ne devraient donc jamais être ignorées.

Heureusement, la plupart des mères et des pères savent quand ils ont poussé un enfant trop loin, comme le couple dont voici l'histoire :

Quand nous avons envisagé d'adopter Sandrine, une enfant de trois ans atteinte du syndrome de l'alcoolisme fœtal, devenue aujourd'hui une jeune femme complètement indépendante, nous avons été prévenus qu'elle n'était pas « normale ». Toutefois, dès l'instant où nous l'avons rencontrée, nous avons acquis la quasi certitude que les médecins se trompaient. Il est vrai qu'elle accusait un retard de langage, mais il pouvait être corrigé. Du moins, nous le pensions.

Plusieurs mois après l'arrivée de Sandrine dans notre famille, nous l'avons inscrite à une thérapie individuelle du langage, dans

une université locale. Très vite pourtant, nous avons compris que ce n'était pas ce dont elle avait besoin. Elle ne collaborait pas du tout ; quelque chose en elle se rebellait contre nos efforts pour « l'aider » à se développer. Nous avons mis alors un terme au programme en cours et cherché ce qu'il fallait essayer ensuite...

Quand elle fut prête à entrer en CP, Sandrine avait appris à parler, mais son vocabulaire restait très limité et elle était souvent frustrée de ne pas pouvoir s'exprimer. A cette époque, nous nous étions quelque peu résignés au fait qu'elle souffrait d'un réel handicap. Nous lui avons fourni des leçons particulières et d'autres formules d'aide individuelle, mais plus elle recevait de l'attention, plus elle se frustrait.

Au fil des années, nous l'encourageons en lui disant que « tout le monde est différent » et qu'elle pouvait faire beaucoup de choses mieux que d'autres enfants de son âge. Oui, beaucoup de choses, mais pas les études ! Tous nos efforts lui avaient transmis le message que les résultats scolaires primaient sur le reste.

Avec l'adolescence, les problèmes n'ont fait qu'empirer. La quatrième spéciale capota complètement. Pour Sandrine, on aurait tout aussi bien pu inscrire en lettres rouges sur la porte de sa classe : « Classe des ratés ! » A ses yeux, l'idée même de classes distinctes ajoutait l'insulte aux blessures dont elle souffrait déjà ; c'était comme du sel sur une plaie ouverte. Elle devint de plus en plus malheureuse, déprimée et complexée. Les pressions (celles, subtiles, de notre part et les vraies de ses pairs) la rendirent presque folle.

Quand Sandrine eut quinze ans, nous avons finalement décidé de la retirer de l'école. (C'est alors ironiquement, sans pression sociale ni scolaire qu'elle se mit à lire... pour le plaisir.) Mais ses problèmes étaient loin d'être terminés. Des adultes bien intentionnés lui demandaient souvent ce qu'elle étudiait, pourquoi elle n'allait pas à l'école ou quand elle prévoyait de terminer ses études. De tous côtés, il semblait qu'elle doive constamment être marquée au fer rouge pour son échec scolaire.

En considérant ces années avec le recul, nous comprenons désormais que nous avons subi un lavage de cerveau et que nous nous étions laissés piéger et convaincre que l'éducation conventionnelle était primordiale. Sandrine ne correspondait tout simplement pas au moule. Comment avons-nous pu être aussi aveugles ? Depuis le tout début, nous avons tenté avec beaucoup trop d'acharnement de corriger ses expressions, de rendre son discours plus intelligible, plus acceptable sur le plan social, au lieu de nous contenter de l'écouter et de recevoir ses pensées confuses, et tant pis pour la forme sous laquelle elles nous parvenaient. L'idée même du développement verbal n'était pas importante pour elle, mais seulement pour nous.

Nous comprenons désormais que, malgré notre immense amour pour notre fille, nous ne l'acceptons pas vraiment telle qu'elle était, comme Dieu l'avait faite. Si seulement nous pouvions tout recommencer ! Mais c'est impossible. Pourtant, si nous le pouvions, nous nous préoccuperions bien moins de ses inaptitudes (nos propres étiquettes) et nous affirmerions davantage son identité, parce qu'il y avait effectivement beaucoup de choses à encourager. Sandrine a toujours éprouvé beaucoup de compassion envers les plus défavorisés, les personnes plongées dans la souffrance et méprisées et, comme volontaire au sein de l'Arche, un organisme qui s'occupe des handicapés mentaux, elle prouve que même si elle n'est pas bardée de diplômes, elle est une adulte compatissante et compétente.

Elever un enfant avec des besoins particuliers, comme ceux qui souffrent du syndrome de l'alcoolisme fœtal, représente un véritable défi, mais il peut s'avérer tout aussi difficile d'élever un enfant simplement difficile. Un enfant handicapé impose des problèmes spécifiques à régler, mais qu'en est-il d'un enfant dont personne ne peut diagnostiquer le déséquilibre ? Chantal, la mère d'un jeune homme agité du voisinage, m'écrivit récemment :

Je pense parfois qu'il serait plus facile d'élever un enfant handicapé qu'un enfant souffrant de déséquilibre émotionnel. On peut au moins distinguer les difficultés et le besoin de compassion et de compréhension entraînés par un handicap physique manifeste... Par contre, les gens ont souvent des difficultés à accepter qu'un enfant à l'air « normal » puisse avoir un problème caché. A leurs yeux, il est justifié d'attendre de lui qu'il se montre aussi performant que ses camarades.

Chantal marque un point. Pourtant, d'après mon expérience, le pire dans les difficultés rencontrées par les enfants comme son fils, n'est pas d'être ignorés par les autres, mais bien (comme l'illustre l'anecdote suivante racontée par un membre de mon église) d'être magnifiés par leurs parents :

Jusqu'à l'âge de trois ans, notre fils aîné, Jean, fut un enfant content et peu exigeant. Quand nous avons emménagé dans une autre région à cause de mon travail, il se décomposa soudainement. Au début, il est revenu à la case départ point de vue propreté. S'il se montrait encore aussi enjoué qu'auparavant, il devint toutefois hyperactif, courant partout dans la maison, tantôt silencieusement, les bras tourbillonnant comme les ailes d'un moulin, tantôt hurlant avec une incroyable énergie. Il développa aussi plusieurs tics nerveux, comme sucer son pouce et tourner et tirer ses cheveux si souvent qu'il est désormais chauve par endroits.

En grandissant, Jean se montra de plus en plus asocial, perturbant les réunions de famille et les événements scolaires ou du voisinage. Il détestait les activités organisées comme les jeux. Il s'enfuyait et frappait quiconque essayait de l'encourager à participer. Il se rebellait bruyamment dès que nous tentions de le presser à s'habiller ou à manger.

Mais pourquoi agissait-il ainsi ? Qu'est-ce qui n'allait pas ? Nous avons tout essayé, des conversations douces à la fessée, en passant

par les promenades (il aimait les promenades). En vain. Peu importe la façon dont nous essayions de l'atteindre, nous étions incapables de pénétrer son petit monde et même après les explosions les plus importantes, il semblait émerger victorieux...

Jean ne fut jamais un enfant fort ou insensible. L'une de ses meilleures amies était Sonia, une femme gravement handicapée, irrémédiablement clouée à son fauteuil roulant. Sonia était incapable de parler et ne pouvait ni manger ni s'habiller seule. Elle ne pouvait pas faire grand-chose d'autre que sourire, glousser et grogner. Jean aimait pourtant sa compagnie, même s'il devait se contenter de lui tenir la main. (Quand l'éducatrice de Sonia lui demanda pourquoi, il répondit « Je ne sais pas... Elle peut aimer avec ses yeux et tu peux sentir qu'elle t'aime vraiment ! »)

Quand il n'était pas avec Sonia, les problèmes étaient permanents. Autour de nous, certains parents semblaient tellement plus détendus que nous, ils paraissaient bien s'en sortir et leurs enfants semblaient réagir au moindre conseil. Pourquoi pas Jean ? Nous avons remis en question nos aptitudes de parents, nous nous en sommes beaucoup voulu et nous avons cherché des problèmes inconscients et des clés cachées. Nous avons fouillé dans notre passé lointain et dans les profondeurs les plus obscures. Nous avons cherché la moindre cause possible permettant d'expliquer son apparente insécurité, en chacun d'entre nous et chez les autres. Et nous avons paniqué...

Quand Jean eut environ huit ans, nous avons déménagé une nouvelle fois et ses problèmes s'intensifièrent à nouveau. Même les côtés positifs de sa personnalité s'assombrirent. Jadis débordant d'idées, sa créativité disparut. Il cessa de lire et de faire des projets ; il perdit sa capacité de concentration au point de ne plus pouvoir s'occuper ; il redevint incontinent. Plus préoccupant encore, il devint si violent et si imprévisible que nous ne pouvions plus le laisser seul avec ses frères et sœurs.

Il arrivait que la moindre chose le mette hors de lui. Il perdait alors tout contrôle et courait dans le couloir en criant « Non ! Non ! Non ! », en frappant les portes et en hurlant sur les objets et les personnes qui se trouvaient sur son passage.

Pendant ce temps, notre confiance s'amenuisait de plus en plus. Nous parlions, nous priions, nous lisions et parlions davantage encore. Nous allions consulter des médecins, des pédiatres et d'autres spécialistes de l'éducation. Nous cherchions leurs conseils au point d'en être saoulés, mais nous ne nous faisons pas confiance. Et nous ne faisons pas confiance à Jean.

C'était là notre plus grand problème, comme nous le comprîmes plus tard : nous avons cessé d'agir en vertu de nos propres convictions et nous cherchions le conseil d'autrui. Craignant notamment que Jean ne « tourne pas bien », nous nous étions placés, lui et nous, sous la pression du conformisme. Par ailleurs, nous avons le sentiment que son « échec » nous présentait sous un mauvais jour et nous redoutions (inconsciemment) qu'il soit une menace pour notre réputation. En outre, même si nous n'avons jamais cessé de l'espérer, nous avons abandonné la possibilité du moindre changement.

Heureusement, nous avons des amis qui continuaient d'espérer à notre place et, grâce à leur aide, nous finissions toujours par passer le cap et continuer. Pour moi, le moment de vérité s'est présenté quand j'ai compris que Jean n'était pas la cause de nos problèmes, ni même moi, mais simplement mon attitude envers le défi d'élever un enfant qui n'entrait pas dans le moule prescrit. Pourquoi devrait-il y entrer après tout ? Après cette prise de conscience, les choses se mirent progressivement en place. D'abord, je pus renoncer à mes idées sur ce que Jean aurait dû faire ou être, ce qui me donnait moins de raisons de le harceler. Par conséquent, j'avais moins l'occasion d'être frustré, etc.

Ces deux dernières années, Jean est devenu plus stable et plus heureux que ma femme et moi l'avons jamais vu. Plus important,

nous avons changé. Nous apprenons à être là pour lui, sans agenda ni souci. Quant à la définition de son comportement (qui nous échappe encore), nous avons compris que même le diagnostic le plus exact serait inutile en l'absence de traitement. Et le meilleur traitement reste l'amour.

Nous ne serons jamais une famille exemplaire, mais au moins, nous sommes une famille plus solide. Et si Jean nous a enseigné une chose, c'est bien que la plus solide des familles est celle dont chacun des membres sait qu'il a besoin des autres.

Devant l'intensité d'un combat comme celui de Jean, il est souvent difficile pour les parents de discerner les avantages d'avoir élevé un enfant difficile, même quand l'issue est positive. Pour certains, la douleur a simplement perçu un trop lourd tribut, pour d'autres, le soulagement est tel qu'une fois la bataille terminée, ni parent ni enfant ne la mentionne à nouveau. Pourtant, aussi étrange que cela puisse paraître, je crois que plus l'enfant est difficile, plus le parent devrait être reconnaissant. Les parents d'enfants difficiles devraient même être enviés, parce que, plus que tous les autres, ils sont contraints d'apprendre le plus merveilleux secret de la véritable paternité ou maternité : la signification de l'amour inconditionnel. C'est un secret qui reste caché aux yeux de ceux dont l'amour n'est jamais éprouvé.

Si nous accueillons la perspective d'élever l'enfant à problèmes avec une telle disposition d'esprit, nous verrons nos frustrations comme des moments susceptibles d'éveiller en nous les meilleures qualités. Au lieu d'envier la facilité avec laquelle nos voisins semblent élever leurs enfants parfaits, nous nous souviendrons que les enfants indisciplinés et hyperactifs font souvent des adultes plus confiants et plus indépendants que ceux dont les limites n'ont

jamais été testées. D'après Henry Ward Beecher, prédicateur progressiste du 19^e siècle : « Cette énergie qui rend un enfant difficile à gérer est la même qui fera de lui plus tard un gérant de la vie. » Et même si les épreuves de notre propre enfance nous amènent à hésiter d'adopter un point de vue aussi positif, nous pouvons toujours nous détourner de nous-mêmes et regarder uniquement à nos enfants. En les aimant et en étant aimés d'eux, nous redécouvrons toujours la puissance du pardon, l'importance de laisser le passé derrière nous et l'optimisme né de l'espoir. Revenons à Diane, dont l'histoire ouvrait ce chapitre :

Vous vous en doutiez peut-être : quand mon fils aîné, Bruno, est entré au jardin d'enfants, il n'a pas tardé à manifester le même caractère turbulent que moi étant enfant, et depuis lors, il n'a cessé d'avoir des problèmes avec ses enseignants. Je lutte quotidiennement pour l'amener à se comporter correctement, parce que je suis résolue à ce qu'aucun de mes enfants ne traverse ce que j'ai vécu...

Grâce à une enseignante avisée, qui refuse de s'arrêter sur ses problèmes, j'ai toutefois appris à ne plus projeter mes peurs sur lui, à me concentrer sur ses points forts et à veiller que personne ne me prive de ma joie en lui.

Si Bruno est comme moi, il restera impulsif. A l'heure actuelle, il me désobéit chaque jour et je dois systématiquement lui en faire comprendre les conséquences. Je sais toutefois que mon fils n'a pas seulement besoin de discipline, mais aussi de temps supplémentaire et de compagnie. Peu importe ce qui arrive, il a besoin de savoir que sa maman croira toujours en lui.

Dans les années 60, à une époque où « l'inadaptation » était le slogan éducatif du moment, Martin Luther King heurta enseignants et parents lors d'une conférence, en inversant le préten-

du problème. Un collègue se souvient de l'avoir entendu dire : « Merci Seigneur pour les enfants inadaptés ». Plus qu'une simple défense sentimentale des enfants « difficiles » (et moins privilégiés), l'attitude de King englobe parfaitement l'essence même du rôle d'un parent.

Au lieu d'étouffer les enfants qui nous embarrassent, au lieu de punir ceux qui ne correspondent pas à la norme, au lieu d'analyser les enfants à problèmes et de tirer des conclusions sur leur avenir de délinquant, nous devrions les accueillir tous tels qu'ils sont. En nous aidant à découvrir les limites de la « bonté » et l'ennui de la conformité, ils peuvent nous enseigner la nécessité de l'authenticité, la sagesse de l'humilité et enfin, la réalité que, dans l'éducation comme dans toute autre chose, rien ne s'acquiert sans peine.

Chapitre 8

A la découverte du respect

Quand un enfant marche dans la rue, une compagnie d'anges le précèdent en proclamant: « Taites place à l'image du Très Saint. »

PROVERBE HASSIDIQUE

Dans une société en proie à d'innombrables problèmes, les plus grands dangers qui guettent les enfants crèvent les yeux : pauvreté, violence, négligence, maladie, abus et tout un tas d'autres maux. Visibles ou invisibles, ces maux ont toujours été présents. Nous en sommes les victimes ou les spectateurs, mais tout le monde s'accorde pour affirmer qu'ils sont terribles.

Que pouvons-nous faire personnellement pour les combattre ? Dans un essai rédigé en 1919 sur la question du renouveau social, Hermann Hesse suggère que la première étape consiste à reconnaître leur origine : notre manque de respect pour la vie.

Tout irrespect, toute irrévérence, tout endurcissement, tout mépris n'est rien de moins qu'un meurtre. Il est possible ainsi de tuer ce qui est présent, mais également ce qui est futur. Il suffit d'une petite dose de scepticisme pour tuer une grande part d'avenir chez un

enfant ou un jeune. La vie attend partout, la vie fleurit partout, mais nous n'en distinguons qu'une infime partie et nous piétons le reste...

En désignant l'irrévérence comme une arme mortelle pour la vie, Hesse touche au cœur du plus grand péril qui menace les enfants dans le monde moderne. Le manque d'attention envers les enfants s'infiltré en effet dans notre culture toute entière, y compris notre langage. Il est présent dans notre légèreté pour les appeler « petits morveux » ou « petits diables », dans nos sarcasmes, qui nous font rire à leurs dépens, dans notre mépris envers leurs sentiments ou notre façon d'évoquer leurs manquements devant eux (ou derrière leur dos). Il est présent également dans notre habitude de les cataloguer, dans la façon dont nous nous vantons d'un enfant et nous plaignons de l'autre, et même dans notre façon d'appeler « illégitimes » les enfants nés hors mariage. Et les mots ne sont qu'un moindre mal.

Principal symptôme du manque d'amour, l'irrévérence figure parmi les principales causes à l'origine des maladies sociales mentionnées dans ce livre. Si ce constat vous paraît exagéré, il vous suffit d'observer un fléau largement répandu comme le divorce pour en avoir la confirmation. Si la révérence envers les enfants primait, aucune réflexion visant à rendre le divorce « acceptable » ne serait jamais tolérée. Henri, un ami universitaire, écrit à ce propos :

A mes yeux, le divorce est une rupture de contrat déplorable, et je prétends sérieusement que les enfants devraient être autorisés à poursuivre leurs parents. Considérez les faits : deux personnes s'accordent pour créer un être humain et promettent de lui don-

ner de l'amour, un foyer, la sécurité et le bonheur. Ils franchissent le pas avec les meilleures intentions, c'est certain, puis quelque chose tourne mal. Ils découvrent qu'ils se détestent ou, pour une quelconque autre raison, qu'ils ne peuvent plus vivre ensemble. Toutefois, en se séparant, ils s'accordent la priorité et oublient le contrat passé avec leur enfant. Je ne crois pas, comme le prétendent souvent les futurs divorcés, que la séparation est « préférable » pour l'enfant. Mon expérience m'a appris le contraire.

Mes parents m'ont-ils épargné de vivre dans un foyer malheureux, avec des disputes et des confrontations amères pour unique mode de communication ? Je ne crois pas. Je crois (aussi incompatibles étaient-ils et restent-ils aujourd'hui) qu'ils auraient pu apprendre à ne plus crier, ne plus claquer les portes. Ils auraient au moins pu l'apprendre plus facilement que j'ai dû apprendre, moi, à être un enfant du divorce.

Le divorce est devenu tellement ordinaire de nos jours que ma position n'est pas très populaire. Certains (en général des parents divorcés) m'accusent d'être égoïste. Or, il ne s'agit pas uniquement de moi. Un jour, ils entendront leurs propres enfants faire le même constat, car une enfance perdue est perdue à jamais.

Malgré son apparente dureté, la position d'Henri est tendre en comparaison des propos tenus par Jésus à l'égard de ceux qui privent les petits de leur enfance : « Si quelqu'un était une occasion de chute, pour l'un de ces petits qui croient, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui mette autour du cou une meule de moulin, et qu'on le jette dans la mer. » (Marc 9.42) La véritable révérence envers les enfants justifie des paroles aussi sévères, car elle accueille les enfants et s'oppose à tout prix à tout ce qui les méprise et les rejette.

La révérence dépasse simplement l'amour. Elle englobe aussi l'appréciation des qualités propres aux enfants (que nous avons

nous-mêmes perdues), la disposition à redécouvrir leur valeur et l'humilité d'apprendre d'eux. Faire preuve de révérence, c'est être prêt à accepter l'enfance dans son propre intérêt et les enfants tels qu'ils sont vraiment. Elle consiste, comme l'écrit Mumia Abu Jamal, à reconnaître qu'ils « nous montrent avec leur innocence et leur limpidité, le visage même de Dieu sous forme humaine. J'entends simplement par là qu'ils reflètent l'ultime bien que nous soyons en mesure de concevoir... Ne le ressentez-vous pas lorsque vous contemplez le visage d'un enfant ? »

La révérence évoque également la confiance, comme en témoigne le midrash juif rapportant les négociations de Dieu avec le peuple d'Israël. Il refusa de leur donner la Torah jusqu'à ce qu'ils puissent garantir sa sécurité. D'abord, ils offrirent leurs anciens en gage, mais Dieu les jugea insuffisants. Puis ils offrirent leurs prophètes, mais Dieu les jugea également insuffisants. C'est seulement lorsqu'ils offrirent leurs enfants que Dieu accepta, en disant : « Ce sont très certainement de bons garants. Pour eux, je vous donne la Torah. »

Enfin, la révérence est une attitude de profond respect, comme l'expriment ces quelques mots de mon grand-père :

Ce sont les enfants qui nous guident vers la vérité. Nous ne sommes pas dignes d'élever même un seul d'entre eux. Nos lèvres sont impures, notre engagement incomplet, notre sincérité bancal et notre amour partagé. Notre douceur n'est jamais désintéressée. Nous ne sommes pas encore libres du manque d'amour, de la possessivité et de l'égoïsme. Seuls les hommes sages et les saints (ceux qui se tiennent devant Dieu comme des enfants) sont réellement aptes à vivre et à travailler avec les enfants.

Peu d'entre nous se considèrent sages ou saints. C'est exactement la raison pour laquelle le fondement de l'éducation ne doit pas seulement consister en connaissances et en compréhension, mais aussi en révérence. Dans le roman d'Erich Maria Remarque intitulé *Après*, écrit peu après la Première Guerre mondiale, un passage illustre cette conviction de façon inoubliable. L'orateur est Ernst, vétéran des combats dans les tranchées :

Le matin paraît. Je me rends à ma classe. Les petits sont là, les mains jointes. On lit encore dans leurs grands yeux, l'étonnement timide de l'enfance. Ils me regardent d'un air si plein de confiance et de foi, que j'en éprouve soudain un coup au cœur...

Me voici devant vous, enfant, moi, l'un des innombrables faillis, dont la guerre a anéanti toutes les croyances et presque toutes les forces. Me voici devant vous et je sens combien vous êtes plus vivants et plus reliés à l'existence que moi. Me voici devant vous, moi qui dois vous conduire et vous enseigner. Mais que dois-je donc vous apprendre ? Dois-je vous dire que dans vingt ans vous serez desséchés et rabougris, entravés dans vos instincts les plus libres et impitoyablement soumis à la médiocrité de la masse ? Dois-je vous raconter que toute l'instruction, toute la civilisation, toute la science ne peuvent être qu'une effroyable dérision, aussi longtemps que les hommes se feront la guerre avec les gaz, le fer, la poudre et le feu au nom de Dieu et de l'Humanité ? Que dois-je donc vous apprendre, à vous, petits êtres, à vous, qui, seuls, êtes restés purs au cours des années terribles ?

Et que puis-je vous apprendre du reste ? Vais-je vous expliquer comment on amorce une grenade et comment on la jette sur des êtres humains ? Vais-je vous montrer comment on traverse quelqu'un à la baïonnette, comment on l'assomme à coups de crosse, comment on l'abat à coups de pelle ? Vais-je vous démontrer comment on pointe le canon d'un fusil sur un miracle aussi inconcevable qu'une

poitrine qui palpète, un poumon qui respire, un cœur qui bat ? Vais-je vous raconter ce que sont une paralysie tétanique, une moelle épinière déchirée ou une boîte crânienne arrachée ? Vais-je vous décrire l'aspect d'une cervelle répandue, d'os fracassés, d'entrailles coulant d'un abdomen ? Vais-je vous apprendre comment on gémit avec une blessure au ventre, comment on râle avec un trou dans le poumon, comment on souffle avec une blessure à la tête ? Je ne sais rien de plus ! Je n'ai rien appris de plus !

Dois-je vous conduire vers cette carte verte et brune, y promener le doigt et vous dire que, là, l'amour a été assassiné ? Dois-je vous dire que les livres que vous tenez en vos mains sont des filets avec lesquels on veut attirer vos âmes simples dans la jungle des phrases et dans les barbelés des falsifiés ?

Me voici là, devant vous ; je suis souillé, coupable, je devrais vous prier : restez ce que vous êtes, ne laissez jamais transformer en brandon de haine la flamme chaude de votre enfance. Autour de vos fronts palpète encore le souffle de l'innocence... Comment pourrais-je prétendre à vous instruire ! Derrière moi, je sens encore la poursuite des ombres sanglantes du passé ; comment puis-je oser m'aventurer parmi vous ? Ne me faut-il pas d'abord redevenir un être humain ?

J'ai le sentiment qu'un spasme m'envahit, que je deviens de pierre et que je vais m'écrouler en poussière. Je retombe lentement sur ma chaise et je comprends que je ne peux plus rester ici. J'essaye de saisir et de fixer une idée mais sans y parvenir. Au bout d'un moment seulement, un moment qui me semble infini, l'engourdissement disparaît. Je me lève : « Mes enfants, dis-je avec effort, vous pouvez partir. Je vous donne congé pour aujourd'hui. »

Les petits me regardent pour voir si ce n'est pas une plaisanterie. Je leur fais encore signe de la tête : « Oui... , c'est vrai... Allez jouer aujourd'hui, toute la journée. Allez jouer dans les bois, ou bien avec vos chiens et vos chats, ne revenez que demain ! »

Alors, en faisant claquer les couvercles, ils jettent leurs plumiers dans leurs cartables et, pépant comme des oiseaux, se précipitent, haletants, au dehors. (...)

Lorsque je prends le chemin de la gare, des petites filles aux museaux barbouillés, les cheveux noués d'un ruban qui tremblote, sortent en courant de la maison voisine. Elles viennent d'enterrer une taupe morte dans le jardin et de dire une prière pour elle ! Maintenant, elles me tendent la main avec une petite révérence : « Au revoir, Monsieur l'instituteur »¹

Essayez quelque chose de similaire dans une vraie classe et vous serez remis en cause, voire licencié. Le problème, comme Remarque l'illustre, n'est pas l'incident lui-même. Ce qui est vital ici, c'est que le cœur d'un homme soit touché par un esprit que notre âge a complètement perdu. Il reconnaît, face à l'innocence, la vulnérabilité, l'honnêteté et la spontanéité, que l'unique réaction adéquate est la révérence.

L'idée de l'enfant qui enseigne n'est pas inhabituelle, mais mérite toujours d'être redécouverte. Elle est la conséquence logique d'une approche respectueuse des enfants, et quand l'enfant est handicapé, elle prend une signification particulière. C'est pourquoi j'inclus ces pensées d'un ancien procureur général, Ramsey Clark, un ami proche, activiste de la paix comme moi, qui est également le père d'une jeune femme remarquable :

Ronda était notre premier enfant, un bébé d'une étonnante beauté. Sa première année nous sembla normale, ainsi qu'à son pédiatre. Avant ses deux ans, nous avons toutefois entamé une longue quête à travers les méandres de l'establishment médical afin de trouver un diagnostic et un traitement pour son retard de langage. Nous avons voyagé pendant plusieurs années, vu différents spécialistes et

¹ Gallimard, 1931, pp. 261-264

Ronda fut soumise à toutes sortes de tests. Souvent, les diagnostics étaient diamétralement opposés. (D'autres observations et d'autres tests écartèrent le retard mental et l'épilepsie légère.)

Comme Ronda approchait de l'âge d'être scolarisée, nous tenions à lui donner la meilleure formule d'apprentissage disponible. Les écoles publiques et les institutions privées n'étaient pas en mesure de lui fournir la moindre aide. Les institutions spécialisées dans l'enseignement des sourds n'étaient pas aptes à accueillir de multiples handicaps...

Nous avons rencontré de nombreux problèmes au fil des années et des diverses infrastructures thérapeutiques. Il fallut une grande capacité d'adaptation pour Ronda comme pour nous. Mais, à tout moment, Ronda s'est toujours montrée énergique, apprenant avec régularité, à défaut de facilité. Elle a développé un vocabulaire de plusieurs milliers de mots. Elle peut écrire des lettres courtes et simples. Elle signe presque trop vite pour l'œil humain. Elle attribue de mauvaises notes à sa mère pour sa façon de signer et considère son père comme un cancre. Elle possède une mémoire incroyable...

Nous avons depuis longtemps cessé de nous inquiéter de la raison pour laquelle Ronda ne peut ni entendre ni comprendre comme nous et nous nous émerveillons tout simplement de sa sagesse, de sa bonté et de la joie qu'elle apporte.

En entrant dans la salle de conférence des modestes locaux où Ramsey exerce, la première personne que vous pourriez voir est Ronda, atablée, crayon en main. C'est une scène déconcertante et très belle, qui s'écarte de tout ce que j'ai pu voir dans d'autres bureaux. Ramsey explique :

Non seulement elle est d'agréable compagnie, mais elle est aussi une source de surprise constante. Elle apprécie la moindre tâche à tout moment et se montre toujours prête à aller et venir. Par-

dessus tout, Ronda est notre professeur. A travers elle, nous avons appris ce qui est vraiment important dans la vie : être ensemble et s'aider mutuellement, la beauté de la douceur et de la patience, la futilité des choses matérielles, l'absurdité de la renommée et du crédit personnel, et les conséquences néfastes de l'égoïsme. Notre fille nous a appris le rôle essentiel de l'amour dans une vie qui en vaut la peine.

Si l'amour de Ramsey pour Ronda révèle son humilité (une facette essentielle de la révérence), il reflète une autre attitude tout aussi rare : la conviction que tout enfant a été placé dans le monde avec un dessein et un plan. A une époque où les gens sont souvent jaugés en termes de valeur (à savoir leur intelligence, leur beauté physique, voire leur portefeuille d'actions et leur compte en banque), pour beaucoup, ce n'est plus une vérité évidente en soi. Toutefois, si nous aimons vraiment les enfants, nous les accueillerons tous, indépendamment de leur couleur, leurs aptitudes, leur contexte familial ou leur classe sociale.

Malheureusement, l'état de notre culture est tel que nous marginalisons non seulement d'innombrables enfants, mais que nous en détruisons des millions d'autres, tous ceux que nous avons décidé ne pas vraiment désirer. Beaucoup pensent, en toute honnêteté, que l'avortement est semblable au meurtre. Pour ma part, je le considère entre autres choses comme l'ultime irrévérence. Même si l'on pense (et c'est mon cas) que la pratique est mauvaise, que gagnerons-nous en attaquant ceux qui la défendent ? Ne devrions-nous pas au contraire œuvrer pour parvenir à ce jour où aucune femme ne se sentira contrainte d'y recourir ? Plus encore, ne devrions-nous pas espérer que tous ceux qui sont accablés puissent trouver la guérison ?

Dorothy Day, pacifiste légendaire, s'est faite avorter pendant sa période bohémienne, mais donna le jour plus tard à une fille, Tamar, et fut capable d'écrire : « Même l'être le plus endurci, le plus irrespectueux est époustoufflé par le fait prodigieux de la création. Peu importe avec quel cynisme ou indifférence le monde peut traiter la naissance d'un enfant, elle reste spirituellement et physiquement un événement formidable. »

La naissance de Tamar changea complètement la vie de sa mère. Chaque enfant possède effectivement une telle puissance transformatrice. Même l'enfant mort-né ou le bébé décédé très tôt. La mort de l'un des enfants de Léon Tolstoï, par exemple, apporta la guérison (au moins temporaire) dans son mariage réputé querelleur. En réfléchissant rétrospectivement sur cette expérience, il écrivit dans une lettre à un ami :

Notre enfant vécut pour que ceux d'entre nous qui étions autour de lui soient inspirés par le même amour ; pour qu'en nous quittant et en rentrant chez lui auprès de Dieu, qui est l'Amour en soi, nous soyons attirés plus près l'un de l'autre. Ma femme et moi n'avons jamais été plus proches qu'en ce moment, et nous n'avons jamais éprouvé un tel besoin d'amour, ni une telle aversion envers le moindre désaccord et le moindre mal.

J'ai moi-même éprouvé une chose similaire étant enfant, quand mes parents furent affectés par le même événement dans leur mariage. Ma sœur Marianne mourut quand j'avais six ans et ne vécut que vingt-quatre heures, mais elle devint pourtant une partie importante de ma vie. Deux jours avant la naissance du bébé, ma mère subit une attaque cardiaque presque fatale et ce fut un

miracle qu'elle survécut à l'accouchement dans l'hôpital primitif du village paraguayen où nous vivions.

En tant que pasteur aussi, j'ai vu combien chaque enfant, aussi bref que soit son séjour, peut nous transformer, si seulement nous le laissons faire. Jamais je ne l'ai constaté aussi clairement qu'il y a quelques années, avec l'arrivée d'un bébé dont le jumeau était décédé avant sa naissance. L'événement (raconté ici par le papa, Joël) montre que même un enfant mort-né peut nous aider à découvrir la signification de la révérence.

Peu après avoir découvert qu'un seul de nos jumeaux survivrait, Déborah et moi avons pris rendez-vous avec notre obstétricien, simplement pour parler de ce qui était arrivé et de ce qui nous attendait. Il dit qu'il ignorait pourquoi le bébé était mort et que nous ne l'apprendrions peut-être jamais... L'un de ses commentaires nous toucha en particulier : « Quand l'enfant mort viendra au monde, il pourrait être décoloré, mou et ratatiné, mais nous ne nous soucierons pas de son apparence. A nos yeux, il sera merveilleux. » Puis, à Déborah : « Il était une âme vivante à l'intérieur de vous. Vous l'avez senti bouger, vous lui avez parlé, vous l'aimiez comme seule une mère peut le faire et vous l'aimerez peu importe à quoi il ressemble. » Il l'encouragea à garder les deux bébés.

La perspective de devoir enterrer l'un de nos enfants fut incroyablement pénible au début, en particulier en songeant combien l'accouchement serait difficile. Au fil des jours, nous avons toutefois compris combien ce jour serait précieux. Nous avons pris conscience que nous aurions très peu de temps pour voir et tenir notre enfant et que nous serions en mesure de faire si peu pour lui. Alors nous avons commencé à nous réjouir, aussi déchirant que devrait être cet événement...

Quand le moment de la naissance arriva enfin, Loïc, notre enfant vivant, fut le premier à arriver. Il se blottit dans les bras de Débo-

rah alors que les contractions se prolongeaient pendant quelques minutes et que nous attendions nerveusement, nous préparant pour une longue bataille. Finalement, tout se déroula en douceur et bientôt, le docteur annonçait que l'autre bébé était né.

Laurent, notre bien-aimé second jumeau, était magnifiquement formé, bien que ses os soient devenus très mous et que son crâne se soit presque entièrement désintégré. Mais cela n'avait aucune importance. Un minuscule bonnet tricoté le maintint bientôt en place. Je déposai sa minuscule main sur l'un de mes doigts et m'assis avec lui pendant quinze ou vingt minutes. Laurent avait les mêmes petites tâches blanches sur son nez que Loïc.

Après que l'infirmière eut nettoyé le corps de Laurent, sa grand-mère prit l'empreinte de ses mains et de ses pieds et nous l'installâmes dans un minuscule cercueil blanc qui attendait dans la pièce voisine. Déborah coupa une petite mèche de ses cheveux et la plaça dans son carnet de naissance, puis le revêtit d'un petit pyjama blanc et l'enveloppa dans une couverture.

Plus tard, nous déposâmes Laurent à côté de son frère. Ce dernier se montrait agité, mais une fois les deux bébés couchés côte à côte, il se calma et s'endormit. Il devait savoir que c'était la dernière fois qu'ils seraient ensemble. Puis, nous avons remis Laurent dans son cercueil et placé sa petite main parfaite autour d'un bouquet.

A ce moment, nos autres enfants entrèrent pour voir leurs frères. Nous leur avons expliqué ce qui s'était passé, mais nous ignorions à quoi nous attendre. Ils s'assemblèrent autour du petit cercueil, regardant dans un silence absolu. Ils ne semblaient pas du tout déconcertés par son apparence, ni effrayés...

Laurent n'a jamais respiré, n'a jamais ouvert les yeux, ni émis le moindre son. Il est mort avant de quitter le ventre de sa mère. Nous ne saurons jamais ce qui a provoqué sa mort, ni à quel moment exactement il est mort, mais nous savons que Laurent nous fut confié, même brièvement. Et nous savons avec certitude que Dieu avait un but et qu'Il l'a accompli.

En danger

Extérieurement, les gens pourraient être tentés de dire que Laurent n'a jamais vécu. Mais pas nous. Il a changé nos vies à jamais. Même son frère en bonne santé se souviendra toujours de son premier compagnon de jeux, et traversera la vie en étant toujours conscient de son jumeau. Il se passe rarement un jour sans qu'il nous dise que son frère « le regarde du ciel ». Et pour cette raison seulement, nous savons que la vie de Laurent ne fut pas vaine.

Chapitre 9

Savoir lâcher prise

L'éducation, même d'un seul enfant, n'est pas une mince affaire : naviguer sur les eaux profondes de l'enfance, résister aux déferlantes de l'adolescence et remonter avec lui le cours de la rivière pour l'amener à bon port jusqu'à l'âge adulte. Le voyage n'est toutefois pas terminé, car après avoir élevé nos enfants et en avoir fait des adultes affermis, nous devons les laisser s'en aller. Peu importe le cas (et la plupart d'entre nous s'en réjouissent), les enfants grandissent pour mener leur propre vie. Notre tâche première doit dès lors consister à les élever de telle manière qu'en s'aventurant dans ce que Pestalozzi appelle « le flux du monde », ils soient assez forts pour prendre leurs propres décisions et pour s'y conformer. Viktor Frankl, survivant d'Auschwitz, surtout connu pour son livre *Découvrir un sens à la vie*,¹ écrit dans un autre de ses ouvrages :

Les recherches sur l'hérédité ont démontré le degré élevé de liberté humaine face à la prédisposition. Quant au contexte, nous savons qu'il ne détermine pas l'individu. Tout dépend au contraire de ce que l'individu choisit d'en faire, de son attitude envers son environ-

¹ Editions de l'homme, 1988

nement. Il y a un autre élément : la décision. Au bout du compte, nous prenons nos propres décisions ! Et finalement l'éducation doit toujours tendre à enseigner la capacité de décider.

S'il est édifiant, le conseil de Frankl est plus facile à méditer qu'à mettre réellement en pratique. En effet, s'il y a bien une chose à laquelle nous succombons pratiquement tous, c'est la tentation de prendre des décisions pour nos enfants, au lieu de les orienter pour qu'ils décident seuls. La tâche est d'autant plus nécessaire à l'adolescence, mais aussi d'autant plus difficile car c'est alors que nous craignons le plus qu'ils se laissent influencer à mauvais escient.

Le monde d'un jeune adulte est un amas confus de tensions : le besoin de solitude et la nécessité d'être intégré, la soif de liberté et l'empressement envers les responsabilités, le sentiment d'invincibilité et la peur de l'échec, le rejet du conformisme et la crainte de la marginalisation. Ajoutons-y les perpétuelles frictions engendrées par la pression des pairs d'un côté et l'autorité parentale de l'autre. Faut-il encore s'étonner que si peu d'adolescents sortent indemnes de cette bataille et que davantage ne soient pas blessés pour la vie ? C'est certainement la raison pour laquelle beaucoup de parents répugnent à voir comment ils s'en sortent seuls.

Un ami m'envoie sans cesse un tas d'e-mail. L'autre jour, j'ai ainsi reçu une devinette : quelle est la différence entre une mère et un rottweiler ? Réponse : le chien finit toujours par lâcher prise. La blague est amusante sur le moment, mais dans la réalité, la situation est moins drôle. Sévir contre un enfant revient à l'écraser et, même s'il s'en sort sans une égratignure apparente, les coups seront visibles tôt ou tard. Les bonnes intentions ne font aucune

différence. La plupart des ados que je connais, bien qu'acceptant la notion de limites, s'y soumettent avant tout pour éviter les conséquences de leur désobéissance. Ils résistent à l'idée qu'elles puissent exister parce qu'ils ont besoin de protection.

Éric, un conseiller, explique que parmi les adolescents avec lesquels il travaille, ceux qui s'éloignent le plus et le plus vite des valeurs de leurs parents sont précisément les enfants surprotégés, qui n'ont jamais reçu la moindre occasion de voler de leurs propres ailes :

Un jeune homme, Nicolas, coopéra avec ses parents tant qu'il fut au lycée : c'était un gamin modèle, poli et gentil. Il a toutefois complètement changé dès qu'il a quitté la maison : alcool à gogo, débauche sexuelle et incapacité totale de se contrôler...

Une autre étudiante, Carine, sentait que ses parents ne se souciaient pas d'elle en tant qu'individu, mais seulement de la façon dont elle influençait leur réputation. Elle gardait sa rébellion sous couvert la plupart du temps, tout en bouillonnant intérieurement. Elle était convaincue qu'elle n'atteindrait jamais l'idéal de son père, celui d'une « gentille » fille, et plus ils se montraient stricts avec elle, plus elle leur répondait violemment. Elle finit par s'enfuir et se réfugier chez d'autres membres de la famille.

Ces deux adolescents ne sont certainement pas pires que leurs pairs. Dans les deux situations, les parents les ont privés du droit de faire des erreurs, ruinant ainsi leurs efforts les plus énergiques pour les élever avec succès. Le cas de Nicolas est classique : l'enfant soigneusement éduqué, soumis tant qu'il le doit, mais une fois que les circonstances l'écartent du contrôle parental, ses parents ne peuvent plus rien faire, ni lui non plus puisqu'il ne dispose d'aucun argument pour résister. Le problème de Carine est égale-

ment familial : en oubliant que leur enfant est un individu avec des droits, ses parents ont paru agir moins en vertu d'un souci sincère que par possessivité, finissant par devoir lutter contre les protestations justifiées d'une jeune fille qui refuse d'être possédée.

Quelle est l'alternative ? D'après mon grand-père : la liberté. « Ce n'est pas la surprotection d'adultes angoissés, mais bien la confiance vécue dans un souci attentif, au-delà de notre pouvoir, qui donne à l'enfant un instinct certain dans des situations dangereuses. C'est dans la liberté que se trouve la meilleure protection pour un enfant. »

Liberté, bien sûr, ne signifie pas autorisation de faire tout ce qu'on veut. Le désir juvénile d'indépendance est naturel, mais les enfants doivent apprendre que la liberté s'assortit toujours de responsabilités. Laisser le champ libre, même au plus mûr des adolescents, c'est aller au devant de gros problèmes et c'est également un très mauvais service, comme le montre le cas suivant, celui de Julie, une voisine :

J'ai été élevée dans un foyer très permissif, conformément au désir de mes parents. Ils n'acceptaient pas ce qu'ils jugeaient répressif dans l'éducation qu'avait reçue ma mère et décidèrent de s'y prendre différemment avec leurs propres enfants.

Mon père voulait que je sache que la vérité absolue n'existe pas et il détestait les gens qui se montraient si étroits d'esprit. Une fois, il illustra son point de vue de cette façon : Si une autoroute est construite entre deux villes, elle sera d'une grande utilité pour les personnes devant se rendre d'un point à l'autre, mais terrible pour ceux qui devront quitter leur maison pour permettre son aménagement. Tout est relatif : bon pour certains, mauvais pour d'autres...

Il transposa la règle dans ma vie et je pus faire tout ce que je voulais. Mon père me disait : « Tu te brûleras les doigts en dépassant... »

sant les bornes. Tu apprendras ce qu'est la vie à partir de tes propres expériences. »

Mes parents n'attendaient pas de moi que j'accomplisse la moindre corvée à la maison. Ma mère se plaignait souvent du désordre de ma chambre, mais elle ne faisait jamais rien pour y remédier. Je me souviens qu'un jour, j'ai annoncé vouloir quitter la maison et mon père a répondu : « Très bien, je vais t'aider à faire tes bagages. »

Je suis certaine d'avoir vécu des moments merveilleux dans mon enfance, mais l'idée même de l'innocence enfantine n'était pas vraiment estimée chez nous. Ainsi, mes parents m'apprirent comment boire (les différents types de whisky, de liqueur, etc.) et comment fumer. Nous avions toujours le dernier numéro de Play-boy dans la salle de bain. Si je sortais tard ou refusais de rentrer à la maison la nuit, il n'y avait pas de problème... Au moment d'atteindre l'âge adulte, j'avais essayé à peu près tout ce qui avait croisé ma route jusque-là.

Beaucoup d'adolescents considèrent peut-être un environnement aussi indulgent comme le foyer idéal, mais Julie précise que ce n'était pas le cas. Déjà timide et douloureusement embarrassée, l'absence complète de limites ou de bornes ne fit qu'accroître son insécurité et la plongea dans la déprime :

La véritable joie m'était inconnue. J'étais vide à l'intérieur et désespérée de trouver quelque chose auquel m'accrocher... Aujourd'hui, mère d'adolescents à mon tour, j'éprouve beaucoup de difficultés à les aider. Je refuse qu'ils vivent dans le même vide. Je ressens leur besoin de directives claires, mais je suis souvent incapable de les leur donner. Je cherche encore à définir ces limites pour moi-même. C'est comme si je me trouvais en permanence sur du sable mouvant.

De toute évidence, l'éducation ressemble souvent à un numéro d'équilibriste et il est aussi facile de tomber du côté de la per-

missivité que du côté de l'autoritarisme. Il existe pourtant une troisième voie, décrite ci-dessous par un père qui possède une vision bien définie des objectifs fixés pour ses enfants, tout en restant disposé à grandir avec eux et à apprendre d'eux :

Plus mes enfants grandissent, plus je discerne clairement la futilité des tentatives visant simplement à les garder sur la « bonne » voie, plutôt que les guider d'une telle façon qu'ils puissent affiner leur propre sens de la direction. Si je les pousse du coude chaque fois qu'ils s'égarent un peu, ils n'apprendront jamais à reconnaître leurs erreurs... Bien sûr, pour ce faire, il faut toujours beaucoup de patience, sans parler de la confiance en la puissance de leur propre conscience.

D'après ma propre expérience d'adolescent, j'ignore ce que j'aurais fait sans la confiance manifestée à mon égard, et celui de mes frères et sœurs, par mes parents, même si je sais qu'à maintes reprises, nous les avons frustrés ou déçus. Et plutôt que s'écarter de nous à propos de ces incidents ou de les prendre trop à cœur, mes parents les ont utilisés pour approfondir nos relations familiales. Mon père avait coutume de nous dire (et je ne l'ai jamais oublié) : « Je préférerais être trahi douze fois plutôt que vivre dans la méfiance. » Rien ne rapproche un parent et son enfant davantage qu'une telle loyauté.

Nous devons manifestement avoir confiance dans nos objectifs, indépendamment de ce que nos enfants pensent. Nous devons savoir ce que nous voulons et ne voulons pas pour eux. Mais c'est une chose d'être confiant et c'en est une autre d'être autoritaire. Voilà pourquoi il est essentiel, à chaque crise, non seulement de redéfinir les choses, mais aussi (une fois que cela est fait) d'avoir confiance dans les bonnes intentions de nos enfants, de leur par-

donner et d'avancer. Nous avons tous été adolescents un jour et nous avons tous fait de mauvais choix ou posé des actes que nous regrettons aujourd'hui, tout en les justifiant. Pourquoi devrions-nous imposer à nos fils et nos filles une norme plus élevée ?

Peut-être que trop d'entre nous réagissent au lieu de répondre aux défis que nous présentent nos enfants. Sautant furieusement dans l'arène à une occasion et ignorant la suivante, nous soupignons sur la défensive en songeant à quel point les choses ont changé. Blumhardt écrit :

Trop de parents exigent une soumission excessive de la part de leurs adolescents ; ils mettent une pression sur eux, même dans les domaines les plus insignifiants, et les menacent comme s'ils étaient encore enfants. Ils sont intolérants ; ils corrigent, punissent et trouvent une faute en tout... Il ne règne jamais une atmosphère de bienveillance. De tels parents sont constamment sur le dos de leurs enfants et ne leur laissent aucune indépendance. Faut-il s'étonner dès lors que le plus grand désir de ces enfants soient de quitter la maison ?

J'ai pu constater que ce problème est plus répandu qu'on ne l'imagine. Il est dû au fait de confondre sensiblerie et amour. A d'innombrables reprises, j'ai vu des parents s'accrocher à leur adolescent avec une affection possessive (dans l'espoir d'être aimés en retour) et, quand leurs efforts rencontrent la résistance ou le rejet, ils sont blessés. Les résultats sont presque toujours désastreux. Si seulement ces parents pouvaient se mettre à la place de leurs enfants, au lieu de se plaindre de la façon dont ils sont distants, ils trouveraient peut-être la perspective nécessaire pour parvenir à une compréhension commune. Je citerai à nouveau mon grand-père :

Certains enfants sont élevés dans une liberté incroyable et sont, d'après mes normes, horriblement insolents et méchants. Je pense toutefois que trop de liberté est préférable à la crainte servile qui fait des parents les derniers vers lesquels l'enfant se tourne... Heureux sont ces enfants qui ont une mère auprès de laquelle ils peuvent toujours épancher leur cœur, en pouvant toujours compter sur sa compréhension, et un père dont la force et la loyauté sans faille les pousseront toujours à chercher son conseil et son aide. Beaucoup aspirent à devenir de tels parents pour leurs enfants et pourraient réussir, si seulement ils possédaient assez de sagesse et d'amour.

Il est rare qu'un enfant ne puisse être touché à un certain niveau. Si l'on n'y parvient pas en l'écoutant et en tentant de comprendre les raisons de son silence, sa rébellion ou sa détresse, alors reconnaissons au moins sa douleur. Les règles et les interdits inflexibles sont évidemment rarement d'une grande aide. Pas plus que les longs discours, les questions insistantes et les tentatives de pousser un enfant à « s'ouvrir ». Le respect, par contre, est constamment de mise, parce qu'il inspire presque toujours le respect en retour. Barbara, une amie anglaise, se souvient :

Un jour, alors que j'étais vraiment découragée et angoissée, mon père a pris congé pour m'emmener en promenade dans les bois. Ensuite, nous avons déjeuné dans une auberge. Il n'a pas tenté de me faire parler et n'a pas davantage essayé de me donner le moindre conseil. Nous avons simplement passé la journée ensemble, mais je n'oublierai jamais ce jour-là. J'ai vraiment eu l'impression d'être très spéciale.

Quelque temps plus tard, j'ai traversé une période de vraie dépression et il a acheté deux tickets pour une pièce de théâtre. Juste lui et moi... En y songeant à nouveau des années plus tard, je suis sûre qu'il n'a jamais vraiment su à quel point ni pourquoi je souffrais

tant intérieurement. Je suis certaine aussi qu'il n'a jamais su ce que ces deux gestes signifient encore pour moi aujourd'hui.

Cet amour est la plus grande forme de sécurité que nous puissions apporter aux enfants et aux adolescents et, comme le montre le souvenir de Barbara, il n'a pas même besoin d'être verbalisé. Aux moments critiques, ce sont toujours nos actes et non nos paroles qui prouvent à quel point une autre personne importe à nos yeux.

Il en va de même pour l'avenir d'un enfant. Comme nous l'avons déjà vu, les tentatives possessives visant à contrôler un enfant se retourneront toujours contre nous, tandis que l'absence de toute orientation peut lui donner le sentiment que ni lui ni ses objectifs importent vraiment. Par contre, quand un enfant sent que son avenir est important pour nous, pas seulement parce que nous sommes ses parents, mais parce que nous nous soucions de lui dans ses propres termes, même la plus difficile des situations peut être résolue. L'amour trouve toujours un moyen.

A un niveau ou un autre, nous voulons tous que nos enfants suivent nos pas, du moins en ce qui concerne nos valeurs fondamentales. Quand ils manquent de direction, nous éprouvons le besoin de canaliser leurs énergies vers un but positif ; quand ils sont confus ou incertains, nous voulons leur offrir une direction et un soutien. Quand, jeunes adultes, ils coupent finalement le cordon, nous sommes tentés de leur dire qu'ils doivent simultanément se lier à de nouvelles obligations. Et tout cela est parfaitement naturel.

Pourtant, si nous aimons nos enfants, nous ne les forcerons jamais et n'exercerons aucune prise sur eux. Nous verrons en

nous, non pas leurs propriétaires ou leurs maîtres, mais bien leurs gardiens. Enfin, guidé par l'esprit de la révérence qui voit en chaque être humain une créature unique possédant sa propre valeur intrinsèque, nous n'oublierons jamais que chaque enfant est (je m'inspire à nouveau de mon grand-père) une « pensée dans l'esprit de Dieu ». En vertu de ce principe, nous garderons toujours à l'esprit la nécessité vitale de trouver la signification spécifique et personnelle que la vie a pour lui et pour lui seul.

Si une telle compréhension des enfants peut sembler conventionnelle, elle est porteuse d'une profonde responsabilité. Et c'est particulièrement vrai à notre époque où, en dépit de tous les discours sur l'importance de l'individu, l'homogénéisation de la culture nivelle la société comme jamais auparavant et nous rend bien plus similaires que nous voulons l'admettre. Choisissez n'importe quel cercle ; tout le monde porte les mêmes vêtements, mange dans les mêmes restaurants, lit les mêmes livres et magazines, regarde les mêmes émissions, parle des mêmes scandales, des mêmes catastrophes et des mêmes événements politiques. Nous avons été poussés à croire que nous étions notre propre maître, mais nous ne pouvons même pas penser pour nous-mêmes. Forster en suggère la raison :

Sans un idéal de caractère personnel pour nous fortifier, nous sommes facilement la proie de nos instincts sociaux ; à savoir, notre crainte des hommes, notre ambition, notre désir social de plaire et tous les autres instincts grégaires. La vie en groupe, la circulation des individus, l'organisation collective et la force et l'expression de l'opinion publique sont devenues de plus en plus grandes, tandis que l'organisation de la vie intérieure personnelle est devenue de

plus en plus réduite, et que le véritable individu est étouffé au beau milieu de tout cet individualisme.

Si nous nous engageons réellement à élever nos enfants comme des individus (élever de jeunes femmes et de jeunes hommes qui ont la force de défier la majorité), non seulement nous changerons la manière dont nous les traitons, mais nous commencerons aussi à croire en eux. Au lieu de nous inquiéter qu'ils se sentent à l'aise et équilibrés ou surchargés et stressés, nous les stimulerons à se montrer plus responsables, persévérants et désintéressés. Au lieu d'être simplement là pour eux de façon passive, espérant qu'en chemin, ils grandiront et se trouveront, nous les stimulerons et leur fixerons des défis et des objectifs.

Enfin, même si nous reconnaissons que ce que nos enfants font de leur vie est leur propre décision, nous les aimerons suffisamment pour les pousser hors du nid douillet que nous avons aménagé pour eux. Bref, nous les aiderons à voir que la vie va plus loin que trouver un « bon » emploi et mener une existence « correcte » et que le véritable épanouissement ne se trouve qu'en regardant au-delà de notre propre zone de confort.

Trop de jeunes aujourd'hui sombrent sous un amoncellement de richesse matérielle, dans l'ennui, dans l'isolement et dans un contexte artificiel qui prétend leur donner le bonheur mais les étouffe en les écartant du monde réel. Et cela n'a rien d'étonnant. Les jeunes ne veulent pas du confort et de la sécurité. Ils veulent le sacrifice et les risques ou, à défaut, ils veulent donner. David, un ami pasteur, qui implique régulièrement son groupe de jeunes dans des activités de bénévolat, explique :

En danger

Les gamins ont tellement soif de contribuer, de faire quelque chose de créatif, de donner... dès que tu peux les amener à rechercher l'intérêt des autres, ils survivent. Le service n'est pas confortable, mais il donne un but dans la vie et il te force à cesser de penser à toi uniquement...

Si tu ne vis pas pour les autres, tu finis par être consommé par toi-même. Par contre, dès que tu commences à donner, tes besoins émotionnels se satisfont d'eux-mêmes.

En effet, les enfants et les jeunes sont souvent amenés à penser qu'ils ont peu ou rien à offrir. Si nous leur en donnions suffisamment l'occasion, je suis convaincu que, comme David, nous découvririons combien ils ont soif de faire plus que se regarder dans un miroir. Malgré leurs attitudes et leurs préoccupations superficielles, tous les jeunes aspirent à apporter quelque chose aux autres êtres humains, à faire une différence et à changer le monde.

Ce sont précisément ces opportunités, les occasions que nous offrons à nos enfants de se donner et de se dépasser, qui leur transmettront la conviction d'avoir effectivement quelque chose à apporter et qu'il est de leur devoir de l'offrir. Forts de cette conviction, ils comprendront finalement, comme le dit Frankl, que la question qu'ils devraient poser n'est pas : « Quel est le sens de ma vie ? », mais bien « Qu'est-ce que la vie attend de moi ? » Frankl poursuit :

On pourrait aussi l'exprimer de cette façon... La vie nous impose ses problèmes et il dépend de nous de réagir à ces questions en étant responsables ; nous ne pouvons répondre à la vie qu'en répondant de notre vie.

Élever nos enfants consciencieusement, tout en les laissant aller ; les protéger, tout en encourageant le sacrifice personnel ; les

guider, tout en les préparant à nager à contre-courant, autant de dimensions paradoxales de l'éducation abordées dans l'histoire suivante.

En 1943, à l'âge de quatorze ans, Uwe Holmer était un adolescent patriotique, membre énergique des jeunesses hitlériennes locales. Un jour, sa mère trouva un exemplaire du magazine SS dans sa chambre. Quand Uwe rentra à la maison, elle prit le temps de parler avec lui et le supplia de ne jamais rejoindre les SS. « Mais, maman, ce sont les soldats les plus braves. Ils se battent jusqu'au bout. » « Oui, répondit-elle, et ce sont eux qui abattent les prisonniers et les juifs. Est-ce là le genre de groupe pour lequel tu veux vivre et mourir ? » Uwe n'oublia jamais cette question ni le regard de sa mère.

Un an plus tard, alors que l'Allemagne désespérait d'éviter la défaite, l'armée commença à recruter les jeunes de quinze ans pour le service militaire. Les cent garçons enrôlés dans la section locale des jeunesses hitlériennes se portèrent tous volontaires pour les SS. Tous, sauf Uwe. Le chef du groupe le convoqua et lui ordonna de se joindre aux autres ; ses papiers étaient déjà remplis et n'attendaient que sa signature. Mais Uwe refusa encore. Ensuite, il fut humilié devant toute la troupe et tous ses privilèges lui furent ôtés, mais il tint bon. Comme il le dira plus tard : « Je suis reconnaissant à ma mère... son courage de m'affronter renforça ma détermination à vivre pour ce que je savais être juste. »

Après la guerre, en Allemagne de l'Est, Uwe se maria, devint pasteur et fonda une communauté chrétienne pour les épileptiques et les adultes handicapés mentaux. Au fil des années, les Holmer ont subi de multiples tracasseries au sujet de leurs ac-

tivités pastorales, en particulier sous le gouvernement d'Erich Honecker. Toutefois, après la chute du mur de Berlin en 1989, quand Honecker quitta son poste, comme l'un des hommes les plus haïs d'Europe, ce fut Uwe et son épouse qui recueillirent le despote souffrant chez eux, malgré les menaces de mort et les protestations bruyantes et incessantes devant leur maison.

A mes yeux, le plus frappant dans l'histoire d'Uwe est son prosaïsme. Oui, il a eu le courage de défier les autorités à une époque et en un lieu où la désobéissance coûtait souvent la vie à un homme. Des années plus tard, incompris et ridiculisé, il résista à l'opinion publique pour défendre un fugitif brisé qui n'avait nulle part où aller. Mais les actes d'Uwe en disent tout autant sur la puissance de son éducation que sur son héroïsme.

De toutes les facettes de l'enfance, une reste constante : l'enfance représente le foyer, la concentration des souvenirs premiers et les plus indélébiles de la vie, le cadre inaltérable de toutes les expériences qui nous accompagnent à travers l'existence. Finalement, la tâche d'élever nos enfants n'est pas seulement une question d'efficacité, et encore moins de connaissances, de théories ou d'idéaux éducatifs. Il s'agit peut-être surtout de l'amour que nous leur donnons et des souvenirs engendrés par cet amour, qui ont le pouvoir à leur tour d'éveiller le même sentiment, même des années plus tard, comme nous le rappelle Dostoïevski dans les dernières pages de son roman *Les frères Karamazov* :

Sachez donc qu'il n'est rien de plus noble, ni de plus fort, ni de plus sain, ni de plus utile dans la vie qu'un beau souvenir, surtout s'il remonte encore à l'enfance, à la maison paternelle. On vous parle beaucoup de votre éducation, mais un tel souvenir, beau, sacré, qu'on garde depuis l'enfance, est peut-être la meilleure éducation.

En danger

Si l'on emporte beaucoup de ces souvenirs dans la vie, on est sauvé pour toujours. Et même si un seul beau souvenir reste dans notre cœur, il peut servir un jour à nous sauver.²

² Fernand Hazan éditeur, Le Livre de Poche, p. 889

Conclusion

*Le temps de dire notre dernier mot ne vient jamais,
le dernier mot de notre amour ou notre remords.*

JOSEPH CONRAD

C'est une chose de lire (ou écrire) sur l'éducation des enfants, c'en est une autre de mettre en pratique. Les mots sont faciles à enchaîner, de même que les anecdotes et les suggestions. Pourtant, sans acte, la plus juste des théories éducatives est vaine, comme le plus fiable des instincts parentaux. Quand tout est dit et tout est fait, il nous faut ranger nos livres et chercher les enfants qui ont besoin de notre amour. Ils sont des milliers, voire des millions, qui n'ont jamais connu la tendresse que tout enfant mérite ; qui vont au lit l'estomac vide, seuls et dans le froid ; qui, bien qu'hébergés par leurs géniteurs, ne connaissent rien du véritable amour parental. Ajoutons-y le nombre incalculable d'enfants pour qui un tel amour ne deviendra jamais réalité, même s'il est désiré, parce que le cycle cruel de la pauvreté et du crime a précipité père ou mère ou les deux derrière les barreaux. Malgré tout, nous ne pouvons pas désespérer.

Si seulement une fraction d'entre nous, qui en avons les moyens, étions prêts à consacrer notre énergie et notre temps à aider un seul enfant en péril, même notre propre enfant, beaucoup pourraient être sauvés. Et même si notre gentillesse prend la forme de l'acte le plus insignifiant et le plus négligeable, celui-ci ne sera jamais perdu, à l'instar de tout acte d'amour. Invisible en soi, il aura un sens ; ajouté à d'autres, il pourrait bien changer le monde.

De telles promesses peuvent sembler creuses, mais elles ne sont pas pour autant vides de sens. Nous avons oublié que le lien qui unit une génération à la suivante dépasse de loin la simple dimension du sang. Lien le plus ancien et le plus fort de l'humanité, l'amour qui unit un parent à son enfant est un don pour l'avenir, un héritage pour la postérité.

Malheureusement, l'épave qui sert si souvent de vie de famille de nos jours amène certains à sombrer dans le fatalisme. Mais pourquoi les pessimistes devraient-ils avoir le dernier mot ? Dorothy Day écrit :

Le sens de la futilité est l'un des plus grands maux de notre époque... Les gens disent : « Que peut faire un seul homme ? Quel est le sens de notre petit effort ? » Ils ne voient pas que nous pouvons seulement poser une brique à la fois, faire un pas à la fois ; nous ne pouvons être responsables que d'un seul acte au moment présent.

Cette sagesse (l'importance de vivre dans le présent) est une autre des nombreuses leçons que pourraient nous enseigner les enfants, si nous étions prêts à mettre de côté nos « solutions » adultes suffisamment longtemps pour entendre les leurs. Comme le conseilla récemment Assata Shakur à une foule d'activistes résolus à changer le monde :

En danger

Nous devons inclure les enfants, prévoir de l'espace pour eux, les faire participer à la transformation sociale. . . Les enfants sont la plus importante source d'optimisme sur cette planète, mais nous avons eu tendance à ne plus les écouter, à ne pas accorder d'attention à la sagesse qui sort de leur bouche.

On dit souvent que les enfants « sont l'avenir » ou qu'il nous faut les éduquer « pour l'avenir ». Si ce sentiment est compréhensible, il ne suffit pas. Rien ne vaut la joie de l'anticipation : regarder ses enfants grandir, remarquer le développement de leur personnalité et se demander ce qu'ils deviendront. Mais tant que des enfants nous seront confiés, nous ne pourrons oublier que leurs exigences à notre égard doivent être rencontrées dans le présent.

Il y aura toujours un lendemain, mais comment être sûrs qu'il nous appartiendra ? Il y a toujours de nouvelles opportunités, mais combien en laisserons-nous se transformer en occasions manquées et en regrets ? Dans l'intérêt d'un enfant, sommes-nous prêts à tout laisser tomber, non à contrecœur, mais avec joie ? Si nous ne pouvons répondre à ces questions, peut-être n'avons nous pas appris la plus importante de toutes les leçons : qu'importe l'orientation future nécessaire à l'enfant, il a besoin de sécurité et d'amour. Immédiatement.

Beaucoup de choses peuvent attendre.

Les enfants non.

Aujourd'hui leurs os se façonnent,

leur sang se forme, leurs sentiments se développent.

Nous ne pouvons leur dire « demain ».

Car leur nom est aujourd'hui.